LA

PERLE CACHÉE

DRAME EN DEUX ACTES

PAR

LE CARDINAL WISEMAN

TRADUCTION DE L'ABBÉ T. A. CHANDONNET.
POÉSIE DE P. LEMAY. | MUSIQUE DE G. COUTURE.

ROUSES POINT, N. Y.
IMPRIMÉ PAR LA CIE. D'IMPRESSIONS ET DE PUBLICATIONS LOVELL
1876

LA

PERLE CACHÉE

DRAME EN DEUX ACTES

PAR

LE CARDINAL WISEMAN

TRADUCTION DE L'ABBÉ T. A. CHANDONNET.
POÉSIE DE P. LEMAY. | MUSIQUE DE G. COUTURE.

ROUSES POINT, N. Y.
IMPRIMÉ PAR LA CIE. D'IMPRESSIONS ET DE PUBLICATIONS LOVELL
1876

A la demande de quelques amis des bonnes lettres, nous avons traduit de l'anglais la PERLE CACHEE, drame en deux actes, composé pour le jubilée du Collége de St. Cuthbert, Ushaw, par le Cardinal Wiseman.

Nous devons à M. J. O. Cassegrain, professeur de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, dont le secours bienveillant nous a été plus d'une fois utile ; à M. P. Lemay, qui a bien voulu traduire en vers les chœurs et quelques monologues; à M. G. Couture, qui nous a composé la musique des chœurs, nos meilleurs remerciments.

La pièce, ainsi traduite, avec poésie et musique inédites, fut représentée pour la première fois à l'Ecole Normale Jacques Cartier, le 27 Janvier 1876, sous l'habile direction du Professeur A. d'Anglars.

T. A. C.

PROLOGUE.

Sous le règne de l'empereur Honorius et le pontificat d'Innocent I, vivait sur l'Aventin un patricien romain d'une grande fortune, nommé Euphémien. Il avait un fils unique, Alexis, qu'il éleva dans les principes d'une solide piété, et dans la pratique d'une charité sans bornes. Quand il eut grandi, quoique jeune encore, il reçut du ciel l'ordre de quitter la maison de son père, et de mener la vie d'un pauvre pèlerin. En conséquence, il se rendit à Edesse, où il vécut plusieurs années, pendant qu'on le cherchait vainement par tout le monde. Enfin, un ordre semblable au premier lui fut donné de retourner chez lui, et on le reçut comme un étranger dans la maison de son père.

Il y demeura autant d'années qu'il en avait vécu dans l'exil, en butte au mépris et aux mauvais traitements de ses propres domestiques. A sa mort, une voix, qui se fit entendre par toutes les églises de la cité, le proclama saint, puis un papier, écrit par lui-même, révéla son histoire.

Comme les années qu'Alexis passa dans ces deux

conditions ont été diversement comptées par les différents auteurs, ou les a, dans ce drame, limitées à cinq pour chaque époque, ou à dix en tout.

Le commencement et la fin de la seconde période, celle qu'il passa à la maison paternelle, forment le sujet de cette composition ; de sorte que l'on suppose un intervalle de cinq ans, écoulé entre les deux actes.

Telle est l'histoire domestique dont la tradition est conservée à Rome, sur le mont Aventin, où s'élève encore la magnifique église de saint Alexis, visitée, au jour de sa fête, par des multitudes de ses concitoyens. Du jardin, la vue est une des plus charmantes qu'il y ait à Rome. La Basilique de Sainte-Sabine est à deux pas de là.

PERSONNAGES.

EUPHEMIEN, patricien romain.
ALEXIS, sous le nom d'*Ignotus*, son fils.
CARINUS, enfant, son neveu.
PROCULUS, son affranchi et son intendant.
EUSEBE, affranchi après le premier acte.
BIBULUS. . . . . } Esclaves.
DAVUS. . . . . } Esclaves.
URSULUS } Noirs. } Esclaves.
VERNA } Noirs. } Esclaves.
GANNIO, mendiant.
UN CHAMBELLAN DE l'EMPEREUR.
UN OFFICIER.
PLUSIEURS ESCLAVES, blancs, et noirs.
DEUX VOLEURS.

LA SCENE se passe à Rome, sur l'Aventin, partie en dehors, et partie en dedans de la cour, ou atrium, de la maison d'Euphémien, sous le règne d'Honorius, et le Pontificat d'Innocent I.

LA PERLE CACHÉE.

ACTE I.

SCENE I.

Un espace libre sur l'Aventin, avec des maisons d'un côté, et des arbres de l'autre. En arrière est la porte de la maison d'Euphémien. Sous les arbres, un banc de marbre.

Entre ALEXIS, *fatigué, enveloppé d'un manteau. Il s'assied un instant pour se reposer, puis se lève.*

ALEX. Jusqu'ici, je le sens, j'ai accompli, à la lettre même, les ordres manifestes du ciel. "Où pour la première fois tes yeux s'ouvrirent à la lumière, là ils doivent se fermer; là où commença ta vie, là même elle doit finir." Telles étaient les mots que parlait la voix mystérieuse. Aussi, soupirant après la fin de mon pèlerinage, une fois encore, me voici en ces lieux où le superbe Aventin écrase de son talon rocailleux le cou du Tibre, qui se tord comme un serpent; tandis que le soleil, entre les pics de la Sabine, lance des rayons bifurqués, suspendant à chaque feuille les perles du matin.

Si c'est l'Italie, ou Rome, ou l'Aventin qu'on

voulait dire, le terme de ma course est atteint. Mais...Oh ! reste-t-il encore un pas à faire, sur ce seuil—(*jetant les yeux vers la maison d'Euphémien*) pour mourir là ? car c'est là que je commençai à respirer. Cela ne peut être. Cinq ans, aujourd'hui même, que je fus envoyé, comme le patriarche de la Chaldée, loin de la maison de mon père et de mes parents. Quelle douleur, plus que de la douleur peut-être, endurée à cause de moi au sein de ces murs! Vis-tu encore, tendre mère? Agites-tu encore ta tête paralysée et tes mains tremblantes, dans l'angoisse, à la pensée de ton enfant depuis longtemps perdu, mais jamais oublié ? Ou, du haut de ton trône, conquis dans la patience, abaisses-tu tes regards, en souriant au pèlerin qui est ton fils ? Je sais que mon père vit : son nom est écrit sur les diptyques d'églises lointaines, comme dans le cœur des hommes, avec les lettres d'or de la charité. Comment pourrai-je résister devant lui ? Comment lui parler ? Et s'il venait à me reconnaître ? L'œil perçant d'un père sait découvrir un fils prodigue, de loin, à travers le désordre des haillons et les souillures de la poussière.

Prodigue ! Quel nom ! L'ai-je été ? C'est-vrai, j'étais jeune, frais comme une rose et riche, la nuit où je m'éloignai ; mais, oh ! ce n'était pas pour me plonger dans le bain doré de la luxure ou jouer

le rôle de dissipateur. Des larmes amères coulaient de mes yeux, et des sanglots soulevaient violemment ma poitrine, en s'échappant de mon cœur qui se brisait. Sa parole, la parole de celui qui, sur la mer de Galilée, arracha Jean à Zébédée, et transforma son amour, était seule capable de me soutenir en un tel moment. C'est lui qui a dit : "Quitte-les, et suis-moi !" Mais voici, la porte s'ouvre—qui sort ? C'est lui ! mon père ! Que le ciel me soutienne ! (*se retire à l'écart.*)

Entre EUPHEMIEN, *qui aperçoit* ALEXIS.

EUPH. Allons ! un heureux présage en ce jour de deuil, le plus triste anniversaire de ma maison. L'aumône, et la prière du pauvre vont en sanctifier le chagrin. Quoiqu'il paraisse à la fois harrassé du voyage et nécessiteux, cependant il ne demande pas l'aumône ; je vais donc l'accoster. (*A Alexis.*) Brave jeune homme, vous paraissez dans le besoin et souffrant, puis-je vous soulager ?

ALEX. C'est avec plaisir que j'accepte ce qui rend le riche et le pauvre débiteurs l'un de l'autre.

EUPH. (*tire sa bourse, mais s'arrête*). Non, ce n'est pas tant de l'or qu'il vous faut, que du repos et de la nourriture. Il n'y a pas d'hôtellerie près

d'ici. Chez moi, vous trouverez l'un et l'autre. Allons! entrons!

ALEX. (*l'arrêtant.*) Pardon, bon seigneur, non!

EUPH. Mon ami, voudriez-vous donc me dérober ainsi ce premier courant de la douce brise de la charité, qui, respirée au matin, ajoute un parfum à la prière?

ALEX. Cette oblation embaumée, vous l'avez déjà faite, car vos premières paroles respiraient la charité. Une croûte trempée dans la fontaine que voici, et pour lit ce banc de marbre, j'aurai nourriture et repos.

EUPH. Non, mon ami, il n'en sera pas ainsi. Ce n'est pas de cette façon que j'ai appris mon évangile. Laisser un pauvre gisant à ma porte, attendant les miettes qui tombent de ma table, souffrant, couvert de haillons, pendant que moi, vêtu de pourpre, dans mes appartements, je me donne toutes les délices!

ALEX. Mais, seigneur, je suis un pèlerin, accoutumé à dormir sur la terre nue.

EUPH. Raison de plus pour souhaiter de vous recevoir dans ma maison quelques heures; car vous avez sans doute visité à l'étranger des châsses, des sanctuaires, des lieux augustes, et recueilli quelques histoires pieuses qu'il me ferait plaisir d'entendre.

ALEX. J'en connais en effet quelques-unes, et plus tard, je serai à votre service pour vous les raconter.

EUPH. Non, mon ami, ce sera tout de suite. Tandis que je vais un moment à Sainte-Sabine, près d'ici, pour assister aux rites sacrés, vous, entrez, et reposez-vous.

ALEX. (*A part.*) Grâce au ciel, il ne m'a pas reconnu.

EUPH. (*S'approchant de la porte.*) Venez ici, quelqu'un.

Entre PROCULUS.

PROC. Je suis à vos ordres.

(*Il regarde Alexis avec défiance et dédain.*)

EUPH. Bon Proculus, faites entrer ce pieux pèlerin, et donnez-lui du meilleur.

PROC. (*froidement* Ce sera fait. (*A Alexis.*) Venez-vous de loin ?

ALEX. Hier soir, je débarquai à Ostie, venant des plages sacrées de la Syrie ; et pendant la fraicheur de la nuit, je gagnai Rome et l'Aventin.

EUPH. Alors assurément, vous avez besoin de repos. Proculus, hâtez-vous, et faites promptement préparer une chambre.

PROC. C'est impossible ! Et pour un étranger, un homme parfaitement inconnu ! (*A Alexis.*) N'y

avait-il pas quelque peste en Syrie, quand vous vous y êtes embarqué ?

ALEX. Non, que je sache. Mais je vois bien que je suis moi-même une peste, sous des haillons si misérables, si peu convenables pour des appartements élégants. Laissez-moi me reposer à l'ombre de ces arbres touffus.

PROC. (*prenant Euphémien à part, pendant qu'Alexis se retire.*) Seigneur, à titre d'ancien, et, je crois, de fidèle serviteur, qu'il me soit permis de parler librement. Il est imprudent et dangereux de donner ainsi asile, même pour une heure, à un pareil individu. Il peut y avoir complot de voler ou d'assassiner,—il a peut-être sur lui quelque maladie secrète, bien plus, quelque terrible contagion, qu'il apporte des marais de l'Asie, ou des côtes empestées de l'Afrique.

EUPH. Et cependant le jour viendra où quelqu'un dira : " J'étais étranger, et vous m'avez accueilli "— oui, quelqu'un qui se cache sous l'apparence du proscrit et du mendiant parlera ainsi au riche.

PROC. Donc, pas à vous : car le jour du jugement vous trouvera pauvre. L'extravagance de vos aumônes dévorerait vos biens, fussent-ils quatre fois ce qu'ils sont. Pardonnez cette franchise ; jour et nuit je suis en proie à cette pensée pénible.

EUPH. Non, dites plutôt impie! Car la douce charité n'est pas un chancre, qui ronge, comme le vice, notre chétive aisance: la charité n'est ni la rouille, ni un vers, ni un larron; mais la sainte aumône est comme la rosée du ciel: une vapeur humide dérobée au champ pendant le jour, et rendue secrètement avec usure dans le silence de la nuit.

PROC. (*avec humeur*). Eh bien! soit. Je vais lui donner à manger.

EUPH. Et un endroit pour se reposer.

PROC. Où, seigneur?

EUPH. N'importe où, pourvu que le choix soit inspiré par la charité.

PROC. Nous n'avons d'autre chambre vacante que....

EUPH. Continuez.

PROC. Celle qui fut laissée vide, il y a aujourd'hui cinq ans.

EUPH. Plutôt la mienne que celle-là. Personne n'y couchera tant que mon pauvre Alexis ne viendra s'y reposer de nouveau.

ALEX. (*frémissant*). Encore une fois, je vous prie...

EUPH. Pas un mot....mais suivez Proculus. Je crains d'avoir été impoli par trop de politesse. Quel est votre nom, mon bon ami?

ALEX. *Ignotus*, Seigneur. Je vous en prie, per-

mettez que je vous accompagne au beau sanctuaire de Sainte-Sabine. C'est avec bonheur que j'irai y sanctifier ce jour, si heureux pour moi dès son aurore, et doublement heureux en ce moment, puisque je vous ai ainsi rencontré.

EUPH. Vous y êtes bien venu.

(*Ils sortent ensemble.*)

PROC. Mielleux, cafard !—Mais je te dépisterai ! Enlace-toi autour du cœur de ce faible vieillard,—je t'en arracherai! Rentre avec lui à la maison,—je t'en chasserai. Non, cette nouvelle amitié ne durera pas six heures. L'*Inconnu*, voilà ton nom dans l'avenir, s'il ne l'a été dans le passé. (*Il sort.*)

SCENE II.

Atrium de la maison d'Euphémien. La porte qui donne sur la rue, à droite du théâtre: l'entrée qui conduit à l'intérieur de la maison, à gauche. Au milieu, au fond du théâtre, une petite chambre fermée, sous un escalier; une table au centre, couverte d'un tapis qui descend jusqu'à terre. Derrière la table, un fauteuil.

(*Entre* BIBULUS *du côté où se trouve la maison; il regarde avec précaution autour de lui, puis se tournant vers le porte:*)

BIB. Bon! Fort bien! Entrez. La place est libre, et le sera encore au moins une grosse heure.

Entrent URSULUS *et tous les autres esclaves, blancs et noirs, d'abord timidement, portant divers ustensiles de ménage, de jardin et d'écurie : cuillers, brosses, râteaux, étrilles, &c. Ils se rangent de chaque côté, Bibulus allant se placer derrière la table. Après les autres, Eusèbe entre tranquillement, un livre à la main, et demeure à l'écart.*

URS. Pourquoi nous a-t-on ainsi tous réunis ?

BIB. Tu vas le savoir, à l'instant même.

DAV. Attends un peu, car tu n'as pas de *Nostre* pour nous *dresser* la parole. Je vais donc en faire un. (*Il tourne la chaise, et Bibulus monte dessus.*) Là ! je le fais avec cette chaise *curule*, c'est-à-dire une chaise à bras, vois-tu.

BIB. Eh bien ! camarades, je suis venu vous parler de nos torts de toutes sortes. J'ai été traité d'une manière honteuse. Bien entendu, quand je dis honteuse, je veux dire éhontée.

PLUSIEURS. Comment cela ?

BIB. Comment cela ? Mais, c'est que j'ai été enfermé toute la nuit dans un donjon—dans une cave—une cave sèche, remarquez bien, en compagnie de tonneaux vides, carcasses dont *l'âme* était sortie depuis longtemps, et j'ai été mordu toute la nuit par les moustiques. Tout cela, pour rien.

TOUS. Honte ! Honte !

BIB. Allez-vous supporter cela ? Allez-vous permettre que vos droits soient ainsi foulés aux pieds ?

DAV. Droits ? mais, tu viens de dire que tu voulais nous haranguer sur nos torts, et voilà que tu parles de nos droits. Lequel des deux ?

BIB. Nigaud ! Est-ce que tu ne sais pas que plus un homme a de torts, plus il a de droits ! Il faut que tous ses torts, il les fasse redresser.

VER. Sans doute ; Bibulus nous met cela clair comme le jour. Chaque tort est un droit. N'est-ce pas vrai ?

BIB. Exactement.

DAV. Et par conséquent, *vice versa*, chaque droit est un tort.

BIB. C'est cela. Voilà votre économie *plitique* moderne.

VER. Ainsi, droit ou tort, c'est tout un. Bravo !

TOUS. Bravo ! Bravo !

BIB. Ainsi, c'était un droit, vous voyez—non, c'était un tort—attendez, oui, c'était ou un droit ou un tort, suivant le cas, de me tenir en prison toute la nuit ; et c'est ainsi que vos droits devinrent des torts en ma personne.

URS. Mais tu ne nous as pas dit pourquoi c'était.

DAV. Hé ! en effet, dis-nous donc un mot de nos droits qui ont été cause de tes torts.

TOUS. Oui, oui ! pourquoi était-ce donc ?

BIB. Bah ! pour un misérable broc, ou deux, de vin, que je bus à la santé du maître.

VER. Alors, si je comprends la ose, nous avons subi le tort de n'en pas avoir ne part. C'était là *notre* droit ; et c'est *toi* qui ous fis tort. A bas !

TOUS. Oui, à bas ! (*Ils se p ipitent vers lui.*)

EUSEBE. (*tout en riant, s'ar ce pour les arrêter.*) Allons ! mes amis, assez de tte folie. Le court et le long de l'histoire, c' qu'il alla se fourrer dans le *hock* (1) de son n tre, et qu'à son tour le maître l'a fourré dans *quod.* Il y a corrélation parfaite, accord genre, en nombre, et en cas ; *Hock*. . . *quod* t par conséquent, si l'un s'accordait avec Bi l'autre devait s'accorder aussi.

BIB. Je crois qu n'est pas du tout le cas ; car, certainement *k* s'accorde bien avec *moi*, et *quod*, non ! Mais, peu de sens commun ; pas de ces balivernes !

DAV. Oui, o Bibulus a raison, du bon sens maintenant. ons, à tout prix, du sens commun.

EUSEBE. T bien. Laissez-moi vous faire une question. Le n'est-il pas la propriété du maître ?

PLUSIEUR Sans doute, qu'il l'est.

EUSEBE. a le droit de le tenir dans une amphore, au d de sa cave.

BIB. C jusqu'à ce qu'on puisse y arriver.

(1.) H vin vieux du Rhin.

EUSEBE. Tais-toi donc que je finisse. Et si le vin est mis, comme d'ordinaire, dans une peau de mouton, le maître ne peut-il pas encore l'enfermer sous clef au fin fond de sa cave ?

PLUSIEURS. Certainement, et puis ?

EUSEBE. Ou bien, si c'est dans une peau d'âne, cela fait-il quelque différence ?

PLUSIEURS. Evidemment non.

EUSEBE. Eh bien ! c'est justement le cas.

TOUS. Comment ?

EUSEBE. Je vous le demande, où est la différence, que le vin ait passé dans la peau de Bibulus, ou dans la peau de n'importe quel autre beaudet ? Le maître n'avait-il pas également le droit de l'enfermer sous clef dans sa cave ? Et c'est précisément ce qu'il a fait.

TOUS. Bravo ! Bravo ! Bibulus est un âne.

BIB. (*furieux*) Tu me le paieras bien, quelque jour, Eusèbe. Ecoutez, mes amis. Tout cela vient d'une fausse logique, comme qui dirait, de mettre les prémisses avant la conclusion. Je vais vous en montrer de la bonne logique. Dites-moi, pourquoi le vin a-t-il été fait ?

URS. Pour être bu, parbleu !

BIB. Bien, maintenant que ce finet vous dise comment le vin peut être bu sans qu'on ait. . . . bu.

VER. Très-bien.

BIB. Alors, vous voyez qu'en buvant, je n'ai pas fait autre chose que ce pourquoi le vin existe : *ergo*, c'était bien mon droit.

DAV. Et par conséquent, ton tort.

BIB. Mais le fait est que le vin est tout aussi bien à moi qu'à Euphémien. Qui lui a donné le sol, à *lui* ? Qui *lui* a donné la vigne ? C'est la nature qui les a faits tous les deux, et la nature les donne tout autant à moi qu'à lui. Devant la nature, nous sommes tous égaux.

TOUS. Certainement nous le sommes.

BIB. Alors, pourquoi le vin n'est-il pas à moi autant qu'à Euphémien ?

EUSEBE. Parce que ce n'est pas toi qui l'as fait.

BIB. Ni lui, non plus.

TOUS. Vrai, très-vrai !

BIB. Un homme n'a pas droit au fruit du travail de plusieurs autres ! Si nous sommes tous égaux, il est clair que tout devrait être en commun ! A bas ces distinctions artificielles, dis-je, moi. Pourquoi un homme porterait-il du drap fin, et l'autre du gros drap ? boirait-il du Falerne, et l'autre du Sabin ? Dites-moi cela !

EUSEBE. Oh ! Oh ! Bibulus, tu deviens méchant. Soyons donc égaux. Pourquoi serais-tu là, sur une chaise, et nous en bas ? Tu t'emparas de la parole, et nous n'avons plus qu'à écouter !

PLUSIEURS. Continue ! Continue !

VER. *(brandissant un râteau)* J'aime cette méthode de nivellement en bloc ; cela bat d'emblée le travail au râteau. Mais comment s'y prendre pour tout partager avec justice, tout disposer en plates-bandes, comme on dit ?

BIB. Oh ! c'est très-facile. Toi, tu devrais avoir le jardin ; Eusèbe pourrait prendre la bibliothèque, et grand bien lui fasse.

EUSÈBE. Merci, et pour vivre ?

BIB. Mais, ne t'ai-je pas entendu dire que tu *dévores* les nouvelles publications, que tu *savoures* un bon poëme, et aimerais à *digérer* un code de lois ? N'as-tu pas souvent déclaré que dans tel livre il y avait manque de *goût*, que tel autre était un *salmigondis*, que tel écrivain était plein de *sel*, tel autre *épicé*, un troisième *insipide*, ou que, pauvre diable, il avait été terriblement *haché*, ou *mis en compote*, complètement *fricassé* par ces cannibales qu'on appelle critiques ?

DAV. Bravo ! Bibulus ; tu lui as fait son fricot, à lui, en tous cas. Maintenant, aux autres.

BIB. Bien : ensuite Strigil pourrait avoir les écuries et les chevaux, Fumatus la cuisine, et moi, la cave.

PLUSIEURS. Non, non, la cave doit être propriété commune.

URS. Tout cela est magnifique ; mais comment en arriver, chacun à sa part ? Euphémien va-t-il s'exécuter de bonne grâce, et tout abandonner ?

BIB. (*avec hésitation et délibérant.*) Eh bien ! sur ce point, je ne débrouille pas complètement mon affaire : attacher le grelot, eh ?.... Je ne vois pas d'autre moyen que de mettre le feu à la maison.

URS. Mais non, ce serait détruire toute notre propriété.

BIB. (*A part.*) Excepté la cave. (*A haute voix.*) Pourtant, ce serait là une noble manière d'affirmer nos droits.

DAV. Pour sûr, et c'en serait une fête !

EUSEBE. Allons ! Bibulus, trêve de folies. Voilà qui tourne à la méchanceté, et à la trahison. Mes amis et camarades, vous n'êtes pas assez insensés pour songer à un acte si coupable et si absurde.

URS. (*résolument.*) Bien, alors, au moins, donnons-nous la satisfaction de mettre le feu à la maison de quelque autre. Ce sera une espèce de compensation, puisque nous sommes foulés aux pieds chez nous.

PLUSIEURS. La maison de qui sera-ce ?

BIB. J'aime l'idée, comme une sorte de diversion, vous comprenez, à nos propres griefs. Voyons. Oh ! oui, c'est cela. Il y a une quantité de voisins, pas loin d'ici ; leurs gens semblent passablement à

l'aise, et leurs maisons sont en bon ordre. Mais il y en a quelques-uns là-dedans qui ne seraient pas fâchés de voir un bon feu de joie ; et pourquoi n'avons-nous pas le droit de leur en offrir un ?

EUSEBE. Pourquoi cela ?

BIB. Pourquoi cela ? mais pour cinquante raisons. D'abord, ils ne mangent pas de bœuf, comme nous faisons. Ils devraient manger du bœuf.

VER. Oui, ils le devraient, c'est une raison capitale ; quelle autre ?

BIB. Ensuite, ils ne sont pas comme nous. Pas un d'eux n'ose parler ouvertement de mettre le feu à la maison de son maître, comme je le fais. Nous, nous sommes libres.

EUSEBE Et sans gêne.

DAV. Oui, libres et sans gêne. C'est le siècle, monsieur. Nous nous fichons des *aristos* : nous sommes tous pour la *démonocratie*. Pas vrai ?

TOUS Certainement, nous le sommes.

BIB. Nous nous occupons fort peu de maîtres ou d'intendants. N'est-ce pas ?

TOUS. Nous, pas du tout.

BIB. Nous les ferons tous sauter par la fenêtre. N'est-ce pas ?

TOUS. Ça, oui.

BIB. A commencer par Proc.—Holà ! le voici.

(*Il saute en bas, et se cache sous la table. Entre* PROCULUS. *Ils ont tous l'air penauds.*)

PROC. Eh bien! messieurs, que signifie cette étrange assemblée dans ce vestibule? Comment se fait-il que vous soyez tous ici, au lieu d'être à votre besogne? Allons, parlez quelqu'un. J'entendais tant de bruit, il n'y a qu'un instant.

DAV. Eh bien! monsieur, voyez-vous, comme c'est le douloureux anniversaire de la famille, nous avons cru qu'il était de convenance de tenir une espèce de réunion d'amis, justement pour secouer un peu la douleur. C'est pourquoi nous nous sommes parlé de nos torts.

PROC. Vos *torts?*

VER. C'est-à-dire de nos *droits*, vous savez, monsieur.

PROC. Encore mieux. Ce doit être quelque nouvelle invention de Bibulus; je suis sûr d'avoir entendu sa voix—où est-il?

DAV. Il s'est *esclipé*, monsieur; mais, si je ne me trompe, c'est bien tout si déjà il est à un mille d'ici.

PROC. On le pincera en temps convenable, et il recevra ce qu'il mérite. (*Bibulus sort la tête de dessous la table, et nargue du poing Proculus, qui ne le voit pas. Tous se mettent à rire.*) De quoi riez-vous? Lui n'y trouvera pas de quoi rire, je puis

vous l'assurer. Cependant, puisque vous êtes ici, je puis tout aussi bien vous apprendre une petite nouvelle.

TOUS. Qu'est-ce ?

PROC. Mais c'est que votre maître vient justement de s'éprendre d'amitié pour un mendiant.

TOUS. Un mendiant ?

PROC. Oui, un mendiant, un individu qui se dit pèlerin, et qu'il veut recevoir dans la maison, pour le faire dormir ici, manger et boire de ce qu'il y a de meilleur. Tels sont les ordres. Et conséquemment vous aurez à vous mettre humblement à son service.

URS. C'est une vraie infamie !

DAV. Nous ne ne le supporterons pas ! C'est trop au-dessous de nous.

VER. Nous ne nous y soumettrons jamais. Nous sommes bien au-dessus de cela.

PROC. (*ironiquement.*) Oh ! mais sans doute, vous ferez tout ce qui dépend de vous pour lui donner ses aises.

DAV. Oh ! certainement !

PROC. S'il dort, vous aurez soin de ne pas faire de bruit autour de lui pour le déranger.

VER. Sans doute !

PROC. Et si votre maître lui envoie quelques morceaux délicats, vous ne les intercepterez point,

mais vous verrez à ce qu'il soit bien nourri, et devienne luisant et dodu.

URS. Oui, hein !

PROC. Il va mener une vie douce—n'est-ce pas ? qu'en dites-vous ?

TOUS. Comptez sur nous pour cela ! Diantre ! un mendiant.

PROC. Eh bien ! vous paraissez passablement unanimes sur ce point, je pense.

DAV. Parfaitement *magnanimes*, comme vous dites, monsieur. Mais où logera-t-il ? car c'est bon à savoir s'il faut éviter le bruit.

PROC. (*montrant la cellule.*) Là, sous les escaliers.

TOUS. Ha ! Ha ! Ha !

DAV. C'est bien tout s'il a un brin de lumière.

VER. Ou une gueulée d'air.

URS. Ou de l'espace pour se tourner.

PROC. Alors, il ne s'en *retournera* que plus vite.

EUSEBE (*A part*) Mais, il est aussi méchant que Bibulus ! (*A Proculus*) Monsieur, est-ce ainsi que notre maître prétend que l'on traite son nouvel ami ?

PROC. Tais-toi, esclave. Tu es toujours à bavarder quand on n'a pas besoin de toi. Mes braves, vous êtes tous d'accord ?

TOUS. Tous.

PROC. Sur la manière de le faire dormir ?

TOUS. Oui, monsieur.
PROC. Et manger ?
TOUS. Oui, monsieur.
PROC. Et de le jeter dehors ?
TOUS. Oui, monsieur.

CHŒUR DES ESCLAVES.

I

Il entend des sanglots pour toute mélodie !...
Point de repos, jamais, pour ses membres souffrants.
Un oreiller de plomb pour sa tête alourdie !
Et sa couche est pareille aux pierres des torrents.

II

Ses lèvres sans couleur seront toujours avides ;
Nul pour le relever ne lui tendra la main ;
Puis il boira la lie au fond des coupes vides,
Et fouillera le sol pour y trouver son pain !

Ils sortent tous.

SCENE III.—*Même décor.*

Entre BIBULUS, *sortant de dessous la table.*

BIB. Ma foi ! je pense vraiment que je ne m'en porte que mieux pour m'être un peu dégrisé sous la table. Pour sûr, si je n'avais pas écouté, dès mon enfance, cette maudite inclination que j'ai, je serais devenu le chef le plus populaire de l'empire ! Voyez un peu comme, sans ce stupide d'Eusèbe,

qui n'est bon qu'à gâter tout ce qu'il y a de mieux, j'aurais amené ces imbéciles de camarades à mettre le feu au logis ; j'aurais tiré vengeance, et pris la fuite au milieu de la confusion. Plus d'un gaillard s'est élevé à la pourpre romaine, d'un commencement qui promettait moins que celui-là.

Mais puisque ce plan a échoué, mettons-nous sérieusement à la recherche de quelque autre. Maintes et maintes fois, j'ai été indignement traité, jusqu'à hier soir. Oh ! hier soir ! C'était la dernière goutte ! Une pareille chose ne peut jamais être effacée que d'une seule manière. Oui, dans la profonde solitude de cet affreux donjon, dans le Tartare de cette ardente fournaise—dans les ténèbres de cette interminable nuit—encore plus, dans l'amertume d'une âme ulcérée—dans la fièvre du désespoir—oui, en grinçant des dents, et de ma gorge brûlante, moi, Bibulus, je jurai vengeance, vengeance à mort. Mes menottes et mes chaînes résonnaient comme des cymbales, et mes membres tremblaient, lorsque je proférai les paroles de feu ; et un gémissement caverneux, ou un rire—je ne sais lequel—les répéta, sous forme d'écho, par toute la voûte.

Et quand donc le cœur d'un Asiatique rétracta-t-il un tel serment ? Quand renonça-t-il à la douce,

à la délicieuse pensée — la seule volupté d'un esclave — vengeance ?

Euphémien, tu ne seras pas longtemps mon maître. Cependant Euphémien est un bon maître— bienveillant, humain — En est-il ainsi ? Alors, pourquoi donc permet-il que je sois fouetté chaque jour comme un chien de chasse — mis à la chaîne comme un chien de basse-cour ?

Mais c'est Proculus qui te fait cela, Bibulus.— Et qui est-il, et qu'est-il, ce Proculus ? Simplement le bras de l'autre — sa main — ses membres. Je ne dirige pas le coup contre un membre — Je vais droit à la tête — au cœur — à l'âme : je n'estropie pas, je ne mutile pas — j'assassine, je tue.

Puis, si Proculus meurt, en quoi me trouvé-je mieux ? Il y en a cinquante, pires que lui, et prêts à prendre sa place. — Tiens, par exemple, en voici venir un, de ces gens-là !

Entre EUSEBE.

EUSEBE. Je te trouve à point, Bibulus ; voici quelque chose pour toi. (*Il lui donne un papier.*)

BIB. Qu'est-ce que cela ? Tu sais que je ne suis pas un savant.

(*Il essaie de le lire.*)

EUSEBE. Eh bien! en deux mots, c'est un ordre de Proculus, qui connaît tes récents procédés; et ceci t'apprend que tu es dégradé de la condition d'esclave domestique à celle d'esclave des champs, et t'enjoint de te rendre dès ce soir à Ardée, pour y commencer tes travaux.

BIB. (*bondissent.*) A Ardée! Au plus fort même des chaleurs de l'été! Au point le plus pestilentiel du territoire romain, où les plus robustes périssent en un an, à moins d'y être nés! C'est là que j'irais moi, dégradé encore, pour mourir peut-être dans un mois, comme une grenouille sur un lit de boue, alors que le soleil a mis à sec la mare saumâtre! Est-ce que Proculus y a songé?

EUSEBE. Très-certainement; car non-seulement le sait-il, mais il a fait observer expressément que c'était là un châtiment plus doux que de mourir sous la verge, comme tu l'as mérité. Tu succomberas bientôt, disait-il, et nous nous trouverons débarrassés pour toujours d'un dangereux garnement.

BIB. Plutôt fouetté à mort avec des scorpions, que sucé à mort par des insectes venimeux ou qu'empoisonné par des miasmes délétères. Est-ce qu'Euphémien sait cela?

EUSEBE. Pas encore; mais il n'y a pas de doute qu'il ratifiera l'injonction. Adieu, Bibulus; aie le

courage de supporter ce que tu as bien mérité. (*Il sort.*)

BIB. Adieu, sycophante! Adieu, vraiment? Non, pas si tôt.— On g mira sur la mort dans cette maison, avant que j'ailie, moi, la rencontrer. Après cette sentence cruelle, qui me blâmera si j'essaie d'y échapper?—Pourtant ici encore revient la question — qui fait cela? Proculus. Alors, n'est-ce pas sur lui que doit tomber ma vengeance? De la prudence, du calme — et pesons bien tout.

Si Proculus mourait, Eusèbe serait pire que lui. Maintenant, si c'est Euphémien qui meurt, c'est bien différent. On sait que par son testament il a libéré tous ses esclaves. Donc que ce soit lui qui meure, et me voilà libre. Mais est-ce que cela est généreux ou honorable? Fi!— fi donc! qui a jamais été généreux ou honorable avec moi? Et vais-je être le premier, moi, à me ranger du côté de la vertu? Loin de là — non!

Cependant cela doit s'exécuter avec précaution, et sûrement. C'est une vilaine chose, oui, une vilaine chose, que de tuer, même à titre de vengeance. Il faut jeter un voile sur une telle action—et la présenter comme un accident, même à ses propres yeux. Ha! une heureuse combinaison . . . Je sais comment me procurer d'un seul coup les moyens nécessaires, et alors—le pèlerin

qui est pour dormir là (*désignant du doigt la cellule.*) —Parfait ! Quoi de plus vraisemblable ?—Il a quelque dessein, nul doute—et il va se trouver le seul près de l'endroit On peut facilement disposer le fil de l'histoire de manière à faire tout aboutir à lui.—Bravo, Bibulus, tu as la main bonne quand il s'agit de méchanceté. D'un seul coup tu vas conquérir ta liberté, ton salut, et tirer vengeance ! Eh !

Douce est la vengeance prise sur l'ennemi,
Quand le gain est pour soi, et la perte pour lui.

(*Il sort.*)

SCENE IV.—*L'Aventin.*

Entre GANNIO, *en haillons, charge d'un bissac, affectant d'être boiteux.*

GAN. Eh bien ! c'était un sage, ce vieux poète, Ennius, je crois, qu'on l'appelle, qui fit ces vers :—

Ta meilleure industrie,
Ma belle Italie,
Ta meilleure industrie
Et ton plus beau métier,
C'est bien de mendier !
L'on voit de toute chose,
Sans paraître intrigué,
L'on voit de toute chose,
Et puis l'on se repose,
Quand on est fatigué !

Donc, puisque j'exerce, en mendiant, une industrie si avenante, je vais user de mon privilége. (*Il s'assied en s'essuyant le front.*) J'ai fait vingt milles à pied afin d'arriver ici pour ce jour béni, le jour *d'affliction* de la maison, ainsi appelé, je présume, à cause des libérales aumônes dont on nous *afflige* ce jour-là.

Entre Bibulus *sans être observé.*

Je suis bien récompensé cependant de ma diligence et de ma célérité ; car me voici le premier, le plus à bonne heure, dans l'arène. Il est clair que pas un seul compère ne s'est fourré entre moi et la première aubaine.

Bib. (*s'avançant*) Tu as tort là, mon vieux.

Gan. Bonjour, Bib. ; qu'est-ce que tu veux dire ?

Bib. Mais, qu'un plus rusé a pris le pas sur toi, et t'a bien et dûment battu : un jeune mendiant, ce que tu n'es pas—un beau mendiant, ce que tu n'as jamais été—et un vertueux mendiant, ce que tu ne seras jamais. Il était ici quand le maître fit sa première sortie ce matin, s'est introduit comme un ver dans ses faveurs, en un rien de temps, et le voilà invité à manger, boire, et se reposer dans la maison- positivement dans la maison. Les ordres, c'est qu'il doit avoir le meil-

leur en tout. Ainsi te voilà supplanté, tout de même.

GAN. (*furieux.*) Le vilain ! tous mes droits de préséance usurpés ; mon droit d'aînesse même. Chaque éloge que tu as fait de lui est un trait, un poignard pour moi. Où est-il ?

BIB. Tiens, le voilà qui vient avec le maître. (*Se met à l'écart, pendant qu'Euphémien et Alexis passent vis-à-vis d'eux en conversant, et qu'ils entrent dans la maison.*)

GAN. Oui, c'est bien là qu'il va ! le doucereux, le mignard, le perfide rival !

BIB. Rival ? Mais ne vois-tu pas comme il est parfaitement à son aise avec le maître ?

GAN. Cela, oui.

BIB. Te voilà bel et bien supplanté, là, pour le moins.

GAN. Je le vois. Oh ! que je serais content de ....(*Il fait le geste de poignarder.*)

BIB. Ouf ! nous le détestons tous autant que toi.

GAN. Je suis content de le savoir ; mais comment mener la chose à bonne fin ?

BIB. Gannio, tu vends—tu sais quoi....hein ?

GAN. De la poudre pour faire mourir les rats ? (*Bibulus fait un signe d'assentiment.*) Oh ! oui, j'en ai toujours à ma disposition.

BIB. Est-elle infaillible dans son effet ? Sera-t-elle sûre ?

GAN. Très-sûre.

BIB. Comment faut-il l'administrer ?

GAN. On en met une pincée dans un gobelet—j'entends où les rats viennent boire ; et n'importe qui—c'est à dire n'importe quel rat—y goûte, meurt, en dépit des remèdes, à l'instant. Pas d'histoires à raconter—c'est-à-dire, à peine le temps de jeter un petit cri, tu comprends ; je parle de rats, tu sais.

BIB. Bien entendu. Nous serions bien aises de nous débarrasser de....

GAN. D'un rat, remarque bien. Rappelle-toi-le, j'ai dit cela expressément. Quant au reste, je n'ai rien à y voir. (*Il tire une boite de son bissac.*) En quoi vas-tu mettre cela ?

BIB. (*Après avoir cherché dans sa poche, en retire le papier qui lui a été remis par Eusèbe.*)

Tiens, ceci va faire. Y en a-t-il assez ?

GAN. (*Mettant un peu de poudre dans le papier.*) Assez pour cent cinquante rats.

BIB. Et je suppose pour *un* mendiant

GAN. Je ne connais rien là-dessus. Mais j'espère que je n'entendrai plus jamais parler de lui à l'avenir. *Il sort.*)

BIB. Vieux radoteur que tu es ! Penses-tu

que je vais aller risquer ma tête pour me débarrasser de tes ennemis? J'ai un but plus élevé. Le sort du plus noble patricien de Rome est renfermé dans ce petit papier.

Mais je n'ai pas de temps à perdre. (*Il sort.*)

SCENE V.—*L'Atrium.*

Une table placée un peu en côté, de manière à laisser libre la porte qui est sous l'escalier.

Entrent EUPHEMIEN *et* ALEXIS, *causant ensemble.*

EUPH. Auriez-vous par hasard, Ignotus, jamais fait rencontre, ou, dans vos voyages, entendu parler d'un beau jeune homme du nom d'Alexis?

ALEX. Un nom qui n'est pas rare.—N'a-t-il aucun signe qui puisse le faire distinguer?

EUPH. Aucun, si ce n'est celui d'une triste histoire — Il était né d'une famille illustre, élevé délicatement, et l'héritier d'une immense fortune : en outre aimable, doux, et pur comme un ange; chéri de tout le monde — par un en particulier trop tendrement aimé; aussi le ciel le lui ravit.

ALEX. Est-ce qu'il mourut, donc?

EUPH. Hélas! bien pis que cela; il s'est enfui de la maison paternelle, laissant ses parents désolés et brisés. Sa mère s'est consumée rapidement dans

les larmes, et elle mourut en murmurant avec résignation le nom de son fils.

(Il pleure.)

Aujourd'hui se complètent, pour son père, les cinq années de son malheur. *(Il regarde fixement Alexis.)* Il me semble qu'il doit avoir maintenant à peu près votre âge. Peut-être un peu plus grand que vous — non, même taille. *(Alexis cherche à se détourner, Euphémien le retient et le regarde en face.)*

Vos yeux, aussi, me rappellent tant les siens, si bleus, si doux, comme ceux d'une colombe, — mais il était beau, comme un marbre de Phrygie, aux veines empourprées. Cependant les voyages peuvent avoir bruni ses joues, comme les vôtres. Sa bouche gracieuse — la vôtre est, sans doute, gracieuse aussi, seulement votre barbe l'ombrage — avait une expression si douce, si séduisante, qu'à cela seul, je pouvais le distinguer entre dix mille. Ah ! vous pleurez, bon pèlerin, vous aussi : merci de ces larmes ! Oh ! dites-moi donc, avez-vous jamais entendu parler de lui ?

Alex. *(troublé.)* Ah ! oui, cher père ! — j'allais presque dire, vous paraissez si bon — oui, vénérable seigneur — j'ai en effet quelque souvenance — attendez un peu —

EUPH. Parlez ! dites, au nom du ciel, ce que vous vous rappelez.

ALEX. (*tristement.*) Ce n'est pas grand chose, je le crains bien.

EUPH. Tout de même, apprenez-le-moi.

ALEX. Je me rappelle qu'en effet il arriva à Edesse, il y a quelque quatre ou cinq ans, avec de riches équipages, des serviteurs d'un grand seigneur romain, qui cherchaient ce jeune homme ; car moi, avec beaucoup d'autres, j'ai reçu d'eux l'aumône.

EUPH. (*soupirant.*) Et est-ce là tout ? Hélas ! Ils ne le trouvèrent pas, et bientôt ils revinrent pour aviver la douleur de ses parents. Cependant espéré-je contre toute espérance. Sa place est tous les jours gardée vide à chaque repas ; sa chambre, faite et garnie, attend toujours celui qu'accueillerait, la nuit comme le jour, un amour qui ne change pas.

ALEX. En vérité, c'est un amour fidèle que celui-là ! Oui, bon Euphémien, espérez encore, espérez : votre fils un jour reviendra.

EUPH. Ah ! le croyez-vous ainsi ? Ou ne le dites-vous que pour flatter les longues attentes d'un père ?

ALEX. Il me siérait bien mal de reconnaître ainsi votre amour.

EUPH. *Mon* amour ? Quel amour ?

ALEX. Cet amour hospitalier, qui souvent déjà abrita des anges ; pourquoi pas aussi un fils ?

EUPH. Je vous remercie, Ignotus; puissent vos paroles se vérifier. Il me semble que je serais heureux d'apprendre de vous le nom de vos parents, de savoir où vous êtes né, où vous avez passé votre première jeunesse.

ALEX, (*A part.*) Que le ciel me protége !

EUPH. Eh bien ! une autre fois; car pour le moment, c'est une indiscrétion de ma part de vous priver du repos dont vous avez besoin—Voici quelqu'un qui va vous conduire. Que le ciel vous garde. (*Il sort.*)

ALEX. Et qu'il soit béni : cette épreuve est passée maintenant ; tout le reste paraît léger.

Entre PROCULUS, *qui dépose des rafraîchissements.*

PROC. Monsieur le pèlerin, je crains que vous ne soyez fatigué ; votre chambre est prête, quoiqu'elle ne soit pas telle que j'eusse désiré.

ALEX. Le moindre endroit, un coin quelconque est suffisant pour moi.

PROC. Eh bien ! je savais que vous diriez cela, aussi je vous ai pris d'avance au mot. Voyez-vous, bien que la maison soit grande, la famille qui l'habite est nombreuse.

ALEX. Sans doute ; ne vous excusez pas davantage, je vous en prie.

PROC. Il y a une série d'appartements qu'il n'est jamais permis d'occuper ; et puis, souvent des

amis nous tombent sur les bras à l'improviste, avec de nombreuses suites—de grands personnages, des gens riches, vous comprenez ? Des gens *respectables*.

ALEX. Je vous supplie de vous dispenser de toute excuse. N'importe quel endroit me conviendra.

PROC. Comme je suppose que vous n'aurez besoin que de quelques heures de repos, et qu'après cela vous reprendrez votre pèlerinage, une petite chambre, et une couche qui ne sera pas très-luxueuse, vous suffiront.

ALEX. N'importe où, bon monsieur.

PROC. (*lui indiquant la cellule.*) Alors, vous plairait-il de vous reposer ici ?

ALEX. (*souriant.*) Très-certainement—C'est un vrai palais pour moi.

PROC. Voilà quelque chose à manger; et que votre court sommeil vous remette. (*Il sort.*)

ALEX. Que sera-t-il ce sommeil ? Mettra-t-il le sceau à ma vie, fermant mes paupières pour un repos sans réveil ? Mon cœur, avant qu'il soit fini, aura-t-il cessé de battre, et mon âme va-t-elle s'éveiller pour le ciel aujourd'hui même ? Il semblerait en être ainsi; car me voici rendu maintenant au lieu où je suis né, pour l'occuper quelques moments. Ici donc, doit sonner ma dernière heure

—je suis prêt. Mon sort est maintenant en de meilleures mains que les miennes. " A la vie, ou à la mort, nous sommes toujours au Seigneur." La même prière peut servir pour le sommeil ou pour la mort. Notre vie t'appartient, Créateur de toute chair, dans la vie comme dans la mort, dans la veille comme dans le sommeil. La main qui se joue parmi les cordes de la vie, de sa touche légère, réduit leurs vibrations au silence pour les éveiller de nouveau. Cette main, je la baise aujourd'hui ; car elle a tendu les fibres de l'amour et de la souffrance jusqu'à leurs extrêmes limites, et maintenant elle va les adoucir de sa touche bienfaisante, et leur faire rendre un murmure de paix, sous ses doigts paternels. (*S'agenouille.*) Père ! qui avez, ici même, façonné cette poignée d'argile en un corps terrestre, à votre image, tenez unie la poussière qui le compose, ou dispersez-la à votre gré, là où reposent mes pères, ou dans le champ où l'on jette les proscrits, faites-en les délices du ver de terre, ou celles du vautour, afin que, de sa corruption, mon âme s'élance, comme une flamme, dans la fournaise de vos plus pures ardeurs : ou plutôt, que pareille à une perle, elle tombe doucement dans l'abîme de votre sein, vaste comme l'océan, où elle ne trouvera ni surface, ni fond, ni

rivages ; absorbée, mais non consumée ; étreinte, et pourtant libre.

(*Entre dans sa cellule, dont il ferme la porte.*)

SCENE VI.—*Même décor.*

Entre BIBULUS, *portant un plateau, avec un gobelet et quelques mets, qu'il dépose sur la table. Dans sa main droite, il tient une aiguière ou espèce de flacon.*

BIB. Dans quelques minutes, Euphémien va venir prendre sa réfection ordinaire du matin, et la trouvera à sa place accoutumée. Il va la boire, sentir plus de saveur et plus d'épice qu'à l'ordinaire, et va expirer ! Quelle mort aisée et confortable !

(*Se frappant la poitrine.*) Silence ! vous, chiens grondeurs du remords ! Silence ! ver sifflant de la conscience ! vous venez trop tard—la potion est mêlée, et je ne peux en extraire la poudre fatale. Et puis rappelez-vous Ardée—ce soir—et la mort de ce chien enragé, l'écume à la bouche, ou de cette vipère qui se tord sur un sol brûlant. Non, plus de scrupules. Ce que je vais faire est un sûr remède à tous mes maux—la voie la plus facile pour atteindre mes fins. Et cela résume toute la morale que j'ai apprise, en ces jours d'hypocrite vertu !

A présent, jetons un coup d'œil sur notre pèlerin.

(*Il tire un papier, et regarde par la porte de la cellule.*) Profondément endormi ; dort comme un mort ! (*Entre dans la cellule et revient.*) Je n'ai jamais vu personne si profondément endormi. Le papier est bien en sureté près de son lit. (*Verse une liqueur dans le gobelet.*) Je puis dire que le breuvage a été ici quelque temps ; et je ne saurais en être plus longtemps responsable.—Mais, voici venir le maître—O ciel ! je voudrais que tout fût terminé, et bien ! Je vais me tenir auprès ; et le premier à donner l'alarme !

SCENE VII.—*Même décor.*

Entre EUPHEMIEN, *du côté de la porte qui donne sur la rue.*

EUPH. J'avoue que j'aime mon hôte. Sa parole est douce ; ses traits me rappellent une image que j'ai aimée. Puis son affection semble presque filiale, tendre et sensible au malheur d'un père. Je me sens altéré ! (*Prend la coupe, et va la porter à ses lèvres, quand une voix solennelle sort de la cellule, dont la porte avait été laissée entr'ouverte.*)

ALEX. Euphémien, prenez garde !

EUPH. (*Tressaillant, remettant la coupe sur la table.*) Est-ce quelque jeu de l'imagination qui m'illusionne ? (*Regarde autour de lui.*) Personne près de moi, c'était bien de l'imagination.

Je me suis senti même tenté de presser mon

hôte, comme firent les disciples d'Emmaüs, de s'arrêter ici ; peut-être de le declarer mon fils adoptif !—Mes lèvres sont brûlantes ! (*Il élève la coupe une seconde fois, et la même voix se fait entendre.*)

ALEX. Prenez garde, Euphémien !

EUPH. (*Baisse la coupe.*) Garde à quoi ? Pas à cet inoffensif breuvage ? Oh ! non ; je connais cette voix-là ! C'est mon cher Alexis, qui, bien loin de corps—Ah ! peut-être au ciel—me reproche ainsi l'infidèle pensée de mettre ce pèlerin à sa place.

(*Avec émotion.*) Il n'en sera rien, cher fils ! Mais oh ! pourquoi parler sans te laisser voir ? Cependant, si tu peux entendre, mon enfant, cette coupe de grâce, je la bois à toi ! (*Il tourne la coupe au-dessus de sa tête : au moment où il va la boire, Alexis se précipitant la lui fait tomber des mains.*)

ALEX. Arrêtez ! c'est un poison mortel.

EUPH. (*Elevant la voix.*) Ho ! ici !

Entrent PROCULUS *et les esclaves.* ALEXIS *saisit le flacon des mains de* BIBULUS, *et le pose sur la table.* ALEXIS *est au milieu,* EUPHEMIEN *à sa droite,* PROCULUS *et* BIBULUS *à sa gauche ; les autres de chaque côté en avant.*

PROC. Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé, seigneur ?

EUPH. Trahison et meurtre ! Ma coupe a été empoisonnée.

PROC. Qui vous a dit cela ?

ALEX. Moi.

PROC. Comment le sais-tu, toi ?

DAV. Tout est répandu, jusqu'à la dernière goutte.

PROC. Bibulus, c'est toi qui l'as préparée ; parle, ou, fripon, ta vie va en répondre.

BIB. Seigneur, la coupe était pure comme la rosée du ciel, quand je l'ai laissée ici. Qu'a-t-il pu, en mon absence, arriver, je ne le sais pas. Ceux qui ont trempé là-dedans peuvent le dire mieux que tout autre.

PROC. Qui veux-tu désigner ? Parle clairement, individu, tout de suite.

BIB. Celui qui l'a découvert—Comment a-t-il pu le savoir ? Du poison, il y en a, mais sur la langue de celui qui a essayé d'envenimer votre esprit. Mettez-le en mesure de prouver.

PROC. Seigneur, Bibulus a raison une fois.

EUPH. Il semble y avoir quelque défaut de preuve en effet.

ALEX. Eh bien ! la voici, la preuve.

(*Il présente un papier.*)

Ce papier, je l'ai trouvé dans ma chambre—bien plus, je l'ai vu jeter hâtivement là, tandis que je feignais de dormir profondément. Le connaissez-vous, Proculus ?

PROC. Juste ciel ! C'est l'ordre que j'ai envoyé moi-même, il y a peut-être une heure, à Bibulus.

EUSEBE. (*jetant les yeux sur le papier.*) C'est moi qui le lui remis.

EUPH. Que contient-il ?

URS. C'est de la mort aux rats, je le vois.

BIB. (*A part.*) Imbécile que j'ai été !

(*Tout haut.*) Assassins peuvent être voleurs.

ALEX. Alors venons-en à la preuve. Ce flacon, Bibulus, était en vos mains, quand vous entrâtes ici ; n'est-ce pas vrai ?

TOUS. Nous avons vu cela.

ALEX. (*Prend la coupe vide laissée par Proculus et la remplit.*) Personne n'a trempé en ceci ; bois-la donc sous les yeux de ton maître. (*Il la lui présente.*)

PROC. Oui, bois-la.

BIB. Pour mourir à ses pieds ! Bon maître, épargnez-moi ! (*se jetant à ses genoux.*)

EUPH. Oh ! ciel ! merci d'une telle faveur.

PROC. Seigneur, il faut infliger à ce criminel le châtiment qu'il mérite. Faites-le saisir et garrotter : à mort !

TOUS. Oui, oui, seigneur.

(*Ils se précipitent sur lui.*)

ALEX. (*s'interposant.*) Seigneur, en retour de votre vie sauvée, je vous en prie, donnez-le-moi

ou plutôt à votre fils, en ce jour de deuil, qui est le sien.

EUPH. Je ne puis refuser.

ALEX. Et à présent pour ma récompense....

EUPH. Demandez ce que vous voudrez.

ALEX. Votre bourse !

EUPH. Quoi ! un or vil ?

ALEX. Oui, oui, en vérité, je n'en ai jamais été si avide qu'en ce moment.

(*Euphémien, étonné, lui donne sa bourse.*)

(*A Bibulus.*) Prenez ceci, et fuyez. Au port d'Ostie, il y a encore un vaisseau en destination pour la Palestine ; là essayez d'obtenir votre pardon, au milieu des scènes de l'amour toujours prêt à pardonner.

(*Bibulus sort.*)

EUPH. Jusqu'ici, Ignotus, toute ma dette demeure sans être acquittée, et doit rester ainsi. Car avec la vie, je vous dois tout ce qui lui donne de la valeur. Cette maison, ma fortune—tout appartient à vous. Voici ma première demande—nous ne nous séparons plus. Partageons ce toit le temps qui nous reste à vivre. Où êtes-vous logé ?

PROC. Ne vous en déplaise, seigneur, à raison de certaines réparations, et..et..

EUPH. Et quoi, de grâce ?

ALEX. Je suis parfaitement satisfait de mes appartements, seigneur.

PROC. Précisément, seigneur : monsieur tenant surtout à la tranquillité et à un pieux isolement, comme c'est un pèlerin, vous voyez, seigneur....

EUPH. Allons, allons, dites-le-moi tout de suite —où l'avez-vous logé ?

PROC. (*embarrassé, et montrant derrière lui.*) Eh bien ! là, seigneur.

EUPH. Là ? c'est dans ce chenil, que vous l'avez jeté, comme un chien ? Est-ce là l'accueil fait au pèlerin dans ma maison ? Honte sur toi, Proculus !

ALEX. Paix, bon Euphémien. Si je n'avais logé là, vous seriez mort !

TOUS. C'est vrai.

ALEX. A présent cette chambre est bénie pour vous et pour moi : je la réclame donc. C'est là que je veux vivre, et, s'il plaît au ciel, mourir.

EUPH. Ignotus, il faut bien céder à vos instances. Mais dites-moi, comment avez-vous appris le danger où j'étais ? De qui cette voix que j'ai entendue ?

ALEX. Cette voix était la mienne.

EUPH. (*A part*). Elle résonnait comme celle de mon enfant.

ALEX. Pendant que je dormais profondément, il me sembla voir auprès de moi un être beau et

radieux comme l'aurore. Ses ailes pourpres étincelaient d'or, comme de jeunes cèdres sous la brise au coucher du soleil. Il me toucha le côté et m'éveilla. Alors j'entendis la perfide trahison de cet esclave. Lui, quand il entra avec son noir dessein, me crut profondément endormi, et laissa tomber ce papier empoisonné qui témoigne contre lui. Je me redressai, et par la porte, qu'il avait négligemment laissée entr'ouverte, je vis tout le reste.

EUPH. C'est une bénédiction qui est entrée avec vous dans ma maison. Mais dites-moi, quel était cet esprit ? Il est entré, lui aussi, avec vous.

ALEXIS. Oh ! oui, je le connais ! je le connais ! c'est l'ange
Qui veille sur le pèlerin ;
Qui le conduit au seuil hospitalier ; qui change
Sa peine en un bonheur serein !
Ecoute : Quatre esprits, anges aux ailes blondes,
S'occupent ici-bas de nos œuvres fécondes,
De nos œuvres d'amour, et les disent aux cieux.
Dans un plateau d'argent, le premier, radieux,
A qui souffre la faim porte la nourriture ;
Le second tient toujours pleine d'une onde pure,
La coupe de vermeil pour le pauvre altéré ;
Le troisième revêt d'un vêtement pourpré
L'indigence humble et nue ;
Mais l'hospitalité, charitable, ingénue,
Réunit sous son toit ces trois anges d'amour,

Quand sa clef de diamant ouvre, à la fin du jour,
Au petit pèlerin sa maison généreuse.
Et les anges joyeux la proclament heureuse,
La bénissent partout, disent son nom au loin,
Parce que sa bonté leur a laissé le soin
Des actes les plus beaux de la miséricorde.
Puis, elle, dont le cœur de charité déborde,
Elle, le quatrième ange, et le plus parfait,
Elle baisse ses yeux, ses yeux au doux reflet ;
Elle découvre alors et rend à la lumière
Quelque *perle cachée* au fond de la poussière.

(*Il sortent tous.*)

FIN DU 1er ACTE.

ACTE II.

Il y a un intervalle de cinq ans entre le premier et le second acte.

SCENE I.—*L'Atrium.*

Entrent EUPHEMIEN, *et* CARINUS, *avec* EUSEBE, *en manteaux et chapeaux à large bord.* EUSEBE *enlève leurs habits de voyage, et sort.* CARINUS *porte la bulle autour de son cou.*

(Un canapé, qui n'est relevé que par un bout, dans l'appartement.)

EUPH. Eh bien ! cher Carinus, es-tu fatigué ?

CAR. Non, mon père,—puisque je dois vous appeler ainsi d'après vos ordres—le trajet de ce matin a été charmant. Que pourrait-il y avoir de plus enchanteur que les rives du Tibre, bordées de ces villas de marbre, rafraîchies par l'ombre des pins immobiles, et des cyprès qui inclinent légèrement leurs cimes ? Tout était si tranquille; excepté les proues dorées qui glissaient rapidement sur la surface des eaux, brillant d'un doux éclat, comme des essaims de mouches luisantes en été.

EUPH. Sois donc le bienvenu à cette riante demeure qui est la tienne.

CAR. *(jetant les yeux autour de lui.)* Riante demeure ! Elle l'est en effet, et magnifique ! Mais pas encore mienne.

EUPH. C'est vrai : puisque demain est le jour fixé pour ton adoption. Alors, oui, plus véritablement, tout ce que tu vois sera tien ; et plus encore que tu ne vois.

CAR. Comment cela peut-il être, si votre héritier est encore vivant ?

EUPH. Hélas ! tout espoir est désormais éteint !

CAR. Comment cela ?

EUPH. J'ai vainement parcouru le monde entier, fait des proclamations, offert de fortes récompenses, et par-dessus tout, j'ai compté que les instincts de l'amour filial, en quelque lieu qu'il fût, réclameraient ses droits.

CAR. Si le ciel avait des droits plus forts, tout cela devait être vain.

EUPH. Le fils de Marie ne voulut être cherché par ses chers parents que trois jours et trois nuits ;— il y a bien dix ans complets que je cherche le mien.

CAR. O père, ces trois jours furent aussi longs que vingt ans pour le cœur de Marie !

EUPH. (*A part.*) Quelle sagesse dans cet enfant ! (*A haute voix.*) Mes espérances sont épuisées. Donc, demain, anniversaire de notre long deuil, va marquer notre passage de la douleur à la joie. L'empereur vient faire honneur à mon humble banquet. A la fin du repas, au bruit des trompettes et

des cymbales, Honorius lui-même te nommera l'héritier de toute la fortune de ton oncle.

CAR. Et si Alexis, avant que l'écho de ces fanfares ait expiré, apparaît au milieu de nous ?

EUPH. Non, cela ne peut être. N'éveille pas de telles illusions. Depuis cinq ans que je suis soutenu par les encourageantes paroles d'un jeune et pieux pèlerin qui habite encore entre ces murs ....dix ans, c'est espérer bien longtemps !

CAR. Mais, dites-moi, père ; Alexis était-il bien tel qu'on me l'a représenté, aimable et doux, obéissant, pur, très-compatissant envers les malheureux, dévot envers les saints, brûlant de l'amour céleste ?

EUPH. Tout cela, dix fois plus, et dix fois plus encore.

CAR. Alors laissez-moi partager ses vertus, sans jamais usurper son héritage. Alexis est vivant, et il réclamera son bien.

EUPH. Qui vous fait parler ainsi, enfant ?

CAR. Vous avez décrit un saint, un saint tel qu'il ne saurait mourir sans que toute l'Eglise le sache. Rappelez-vous-le : lorsque le mendiant Servulus mourut dans la cour de l'église de Saint-Clément, notre terrestre psalmodie fut réduite au silence, afin que l'on pût entendre les anges qui, en dehors, chantaient l'hymne de son départ.

EUPH. Oh ! puisse-t-il en être ainsi ! Alors ne s'occupera-t-il point de la fortune et des honneurs de ce monde !

Entre EUSEBE.

EUSEBE. Pardon, seigneur ! La famille est ici en dehors, qui désire rendre hommage et à vous-même, et à son futur seigneur.

EUPH. Faites-la entrer !

Entrent DAVUS, VERNA, *et d'autres esclaves qui se rangent de chaque côté.*

EUSEBE. Vos serviteurs, seigneur, désirent vous souhaiter de nouveau la bienvenue, après votre longue absence, et demander pour vous de nombreuses années de tranquillité domestique et de joie. Dissipez le nuage qui a si longtemps voilé l'éclat de cette maison. Essayez d'oublier, en apprenant comment espérer ! Puisse cette jeune fleur (*montrant Carinus,*) attachée à l'arbre domestique couvrir de ses grâces les derniers ravages de l'hiver.

CAR. Non, brave Eusèbe, dites plutôt le fruit mûri de l'automne ; je ne suis qu'un enfant, et je ne puis prendre la place de la vertu virile. Mes amis, je vous remercie de vos souhaits affectueux ; et puisque vous m'aimez, accordez-moi cette unique faveur—je ne désire pas d'être courtisé,

flatté, nourri de discours mielleux. Faites-moi entendre la vérité, tous, en tout temps, cette vérité fût-elle un blâme.

TOUS. Bravo ! Bravo !

EUPH. Merci, mes braves amis ; de telles preuves de bons sentiments lient fortement d'un amour mutuel tous les membres d'une maison. Hâtez-vous, une dernière fois, de préparer chacun votre partie pour notre joyeux demain, où l'empereur viendra honorer notre banquet et proclamer notre nouvel héritier. Le soleil de demain va donner une éclatante blancheur à nos voiles de deuil, et réveiller la joie dans la demeure des ancêtres.

(*Tous sortent.*)

SCENE II.—*Même décor.*

Entre ALEXIS *seul, pâle et faible—il s'assied.*

ALEX. Combien de temps ? O ciel ! combien de temps traînerai-je cette languissante vie ? Il y aura bientôt cinq ans accomplis que je suis entré ici. Le temps a coulé paisiblement, tout en accélérant toujours sa course rapide, et aujourd'hui je me sens comme un homme qui arrive près d'une cataracte. Son esquif glisse sans bruit sur le sillon uni du liquide, qui se courbe enfin sur la saillie rocailleuse. Je me sens aussi calme, aussi attiré vers le

repos, bien que je sois encore sur la vague qui s'élève. Mon cœur palpite sensiblement, il est vrai, et cependant il ne se trouble pas. C'est avec bonheur que je verrais avant de mourir mon futur héritier. Une seule fois, alors qu'il n'était encore qu'un petit enfant, je l'aperçus à la dérobée. Comme les années se précipitent ! Les plus heureuses promesses de l'enfance étaient visiblement empreintes sur son front, sur ses lèvres ; relevées encore par le feu de son regard ; si cette première page n'a pas menti, le livre est précieux.

Entre EUSEBE, *portant un plat.*

EUSEBE. Bonjour, Ignotus, il me tardait beaucoup de vous voir, depuis notre retour. Mon noble maître, Euphémien, m'en fournit enfin l'occasion. Acceptez de sa part ce mets préparé pour sa propre table. Mais, bon Dieu ! que vous êtes cruellement changé ! Etes-vous malade ?

ALEX. Mais je suis très-bien.

EUSEBE. J'ai bien peur, Ignotus, que pendant notre absence, vous n'ayez souffert beaucoup de la part de ces esclaves indisciplinés et grossiers.

ALEX. Oh ! non. Car il me siérait mal de me plaindre, moi qui fus envoyé ici pour y pratiquer une patience plus grande, que n'en eut jamais l'ermite, dans sa grotte solitaire.

La fin en est proche.

EUSEBE. Que voulez-vous dire, ami Ignotus ?

ALEX. Vous le saurez bientôt. Mais parlez moi donc de cet enfant.

EUSEBE. De Carinus ?

ALX. Oui. Est-il un héritier digne du bon Euphémien ?

EUSEBE. Je dirais presque digne de l'excellent Alexis : du reste vous-même vous le connaîtrez. Car il lui tarde beaucoup d'avoir quelque conversation avec vous, ayant été lui-même élevé en Asie.

ALEX. Hâtez-vous de l'amener.

EUSEBE. (*partant.*) Je vais le chercher.

ALEX. (*enlevant le plat.*) Pendant que moi, je vais porter ces friandises à Gannio, qui est à la porte ; il les aime beaucoup.

(*Pendant qu'il parle, entre* URSULUS, *qui le rencontre.* EUSEBE *s'arrête tout à coup à la porte, de l'autre côté, et regarde de là, sans être vu.*)

URS. Holà ! coquin ! où vas-tu si vite avec ce beau plat ? Donne-le tout de suite !

ALEX. Volontiers, veuillez l'accepter de ma part !

URS. Accepter, vraiment, ce qui est à moi ! Quel droit as-tu, toi, gueux d'intrus, de détourner à ton profit ce qui, en justice, appartient aux gens de la maison ? Je ne veux pas l'accepter, je le prends.

(Il lui arrache le plat, et pousse rudement Alexis, qui chancelle et tombe à la renverse sur sa couche. Il se relève tremblant, et se tient debout au milieu de l'appartement. Au moment même, CARINUS *entre du côté opposé où se trouve Eusèbe. Etonné de cet acte, il se retire à l'arrière de la scène, et reste sans être vu derrière un pillier.)*

EUSEBE. (*se précipitant en avant et saisissant le plat.*) Arrière ! sale harpie ! vorace, impure ! qui souilles ce que tu touches !

(Il le pousse à travers le théâtre, de sorte qu'il heurte PROCULUS, *au moment où ce dernier entre. Puis il met le plat sur la table.)*

PROC. Qu'est-ce que cela veut dire, esclave ?

URS. C'est Eusèbe, monsieur, qui m'a poussé contre vous, après m'avoir arraché un plat, que je portais de la part d'Ignotus à Gannio.

EUSEBE. Il ment, monsieur, honteusement.

PROC. Silence, toi, effronté d'esclave !

EUSEBE. Pas plus esclave que toi.

PROC. Ha ! tu oses, fripon !

EUSEBE. Fripon, moi ; monsieur, plus de cela ! je suis libre comme toi.

PROC. Nous allons le voir à l'heure même. Allons ! Ursulus, parle.

URS. Je dis donc que tout provient de cet intrus d'Ignotus. Depuis qu'il est entré dans la maison, il n'y a pas eu de paix, nous n'avons eu que des querelles à cause de lui. Et Eusèbe a toujours pris sa part, en dépit de ce que vous nous avez enjoint de faire, il y a cinq maudites années.

PROC. Tu dis vrai. C'est une aiguille ou la pointe d'une flèche, logée dans la chair, qu'un étranger qui s'insinue dans une maison. De quelque côté qu'elle remue, elle cause de l'irritation et de la douleur.

EUSEBE. Et de grâce! est-ce lui qui s'est introduit, ou est-ce le maître de la maison qui l'a invité, même pressé ?

PROC. Que m'importe, dès qu'il est ici contre ma volonté à moi ?

ALEX. En vérité, mais je ne savais pas qu'il en fût ainsi, Proculus.

PROC. Il faut que tu aies été très-stupide, alors.

ALEX. Comment cela ?

PROC. Est-ce que tu ne pouvais pas comprendre, avant d'avoir été ici une seule heure, que j'avais juré que tu n'y resterais pas cinq heures de plus ;

EUSEBE. Ce serment s'est trouvé faux comme celui qui l'a fait.

PROC. Silence ! esclave !

ALEX. En eussiez-vous seulement dit un mot, jamais Ignotus n'eût mis obstacle à son accomplissement.

PROC. Alors, ici même, je le renouvelle. Sera-t-il accompli ?

ALEX. Assurément ; demain je pars d'ici.

EUSEBE. Non, jamais.

PROC. Je te prends au mot, Ignotus. Va-t-en !

URS. Oui, à la potence, si c'est ton bon plaisir, faux pèlerin.

PROC. Demain, à cette heure-ci....

URS. Fais-toi rare.

ALEX. Il en sera ainsi.

EUSEBE. Et moi je dis que non.

PROC. Pourquoi non ?

EUSEBE. Demain, c'est un jour de joie.

PROC. Doublement joyeux, sans lui.

EUSEBE. Cela attirerait la malédiction sur la maison.

URS. Une bénédiction !

ALEX. Paix, mes amis ! Précipitez-moi comme Jonas dans les profondeurs de la mer écumante, pour rétablir le calme ! Mais laissez-moi faire mes comptes avec vous avant de partir. Ursulus, dites-moi ; en quoi vous ai-je fait du tort ?

URS. Mais, par le fait seul d'être ici. Tu es ma bête noire, à moi, une pustule, une loupe, une hideuse verrue. Est-ce que ces choses font tort à quelqu'un ? Pourtant qui peut les supporter ? Qui souffre d'une araignée, ou d'un lézard, ou d'une scolopendre ? Et cependant qui ne les hait et ne les abhorre ? (*D'un ton farouche.*) Dès qu'ils paraissent, qui ne serait content de mettre le pied dessus et de les écraser ainsi (*frappant du pied.*) Leur crime, c'est leur simple présence, leur existence ! et c'est aussi le tien.

ALEX. (*En souriant.*) Mais, mon existence ne dépend pas de moi. Quant à ma présence j'ai promis de vous en débarrasser. Maintenant, Proculus, à vous un mot d'adieu.

Qu'il soit un mot de paix !

PROC. Oui, de paix éternelle !

ALEX. (*Avec douceur.*) Proculus, vous ne m'avez ni montré beaucoup de bienveillance, ni prodigué les bontés, depuis que je suis entré ici. Je ne le mentionne pas comme un reproche : vous n'agissiez pas avec malice ; et moi, je ne suis digne de rien de mieux.

EUSEBE. Oh ! ne parlez pas ainsi, bon Ignotus. Vous avez été indignement maltraité.

PROC. Paix esclave, dis-je, encore une fois.

ALEX. Contenez-vous, Eusèbe; je me connais bien.

(*Carinus se rapproche de plus près encore sans être remarqué.*)

Mon ami (*s'adressant à Proculus.*), ai-je jamais murmuré une seule plainte, même à la brise? Beaucoup moins encore aux oreilles d'autrui. Ne me suis-je pas courbé assez devant vos reproches? Ne me suis-je pas incliné assez profondément devant votre dédain, ou abaissé, prosterné dans la poussière, sous les coups de votre colère, ou les indignes soufflets de vous et de vos serviteurs?

PROC. Arrête, vilain, arrête.—

EUSEBE. Le *vilain* dans ta peau!

ALEX. Eusèbe, si vous m'aimez, silence! Proculus, dites si en cela, je ne me suis pas abaissé suffisamment pour satisfaire à votre bon plaisir, et je vais implorer mon pardon. Si je n'ai pas été assez doux et assez humble, si j'ai scandalisé quelque frère trop faible, par une conduite hautaine, pendant que j'ai demeuré dans cette maison, dites-le-moi, que je m'humilie jusque dans la poussière devant vous et devant lui, et que je m'en aille pardonné.

EUSEBE. Non; c'est à lui à vous demander pardon.

PROC. Bah! tu es venu jouer un rôle, et tu l'as

bien joué ! Le rusé, l'hypocrite pèlerin, qui ne se plaint pas d'un bon gîte ! Un peu de patience, ce n'est pas trop pour payer cinq années de couvert, de vêtement, de nourriture et d'aumônes. Où est le mendiant qui ne puisse endurer un reproche, même des coups, pour une pièce de monnaie ? Mais vivre cinq ans des sueurs qui coulent sur le front des autres, ce doit être le paradis d'un mendiant !

EUSEBE. Honte ! Honte !

PROC. Oui, honte en effet, qu'un jeune et robuste vagabond vienne manger le pain des honnêtes gens qui travaillent !

URS. Et plus honnêtes que lui, je vous en réponds.

PROC. Honte, qu'il soit là assis toute la journée, comme s'il était chez lui, dans la maison d'un autre, au lieu de mettre ses forces à profit et de demander son pain à la vigueur, aux nerfs de son bras !

URS. Engraissé aussi de tout ce qu'il y a de meilleur !

PROC. Puis-je, moi, qui porte sur mes épaules le poids de cette maison, puis-je voir avec patience un fainéant de parasite se repaître de notre substance ? la sucer jusqu'au sang ?—A présent, écoute ma réponse : sous de justes reproches, sous

un mépris bien mérité, des coups richement gagnés, tu as peut-être bien fait de te courber—mais pas assez bas, d'une bonne brasse, pour la profondeur de mon dédain.

ALEXIS. Puis-je descendre plus bas que la poussière ?

PROC. Au-dessous de la poussière !

ALEX. Votre souhait peut s'accomplir.

PROC. Non, non : dès demain, va-t-en chercher ailleurs ta fosse. En attendant, voici comme je me moque de toi. (*Lui fait claquer ses doigts à la figure*)

URS. (*secouant le poing devant Alexis.*) Et moi, comme cela.

Entre EUPHEMIEN.

EUPH. Qu'est-ce que je vois ? Est-ce ainsi que vous insultez mon hôte ?

EUSEB. Oh ! si c'était là tout, seigneur !

PROC. Silence, toi, esclave !

EUPH. Esclave ! Il est maintenant mon affranchi, et par conséquent votre égal.

PROC. (*déconcerté.*) Seigneur, je ne le savais pas.

EUPH. Qu'est-ce enfin ?

PROC. Je l'ai vu, lui que je croyais esclave, frapper Ursulus.

EUSEBE Seigneur, cela est faux. Cet Ursulus

volait brutalement à Ignotus le mets que vous lui avez envoyé, et je n'ai fait que le lui retirer.

URS. O l'infâme mensonge ! j'ai entendu Ignotus dire qu'il voulait le faire porter à Gannio ; et c'est pourquoi je l'ai pris.

EUPH. Quel rapport y a-t-il entre cela et ce que j'ai vu ?

PROC. C'est que ces deux-là font cause commune pour tourmenter toute votre maison et ne lui laisser ni paix, ni trêve. Et je dois l'avouer, je me laissais emporter trop loin par mes sentiments, quand vous m'avez surpris.

EUPH. Et vous, maintenant, Ursulus ?

URS. La délicatesse de mes sentiments s'est trouvée blessée au vif aussi, seigneur. Il m'a appelé harpie !

EUPH. Qui ?

URS. Eusèbe.

EUPH. Alors pourquoi vous venger sur Ignotus ?

EUSEBE. Veuillez me prêter un moment d'attention, seigneur.

PROC. Non, écoutez-moi d'abord : je réclame mon droit.

EUPH. Parlez.

PROC. Ignotus, seigneur, m'a durement provoqué le premier. Il m'a reproché de l'avoir méprisé,

maltraité. Après cinq années d'hospitalité, il s'est donné comme un homme victime d'injustices.

CAR. (*du lieu où il est caché*) O vilain menteur

PROC. (*tressaillant.*) Ai-je entendu une voix ?

EUPH Ce n'était qu'un écho. Dit-il la vérité, Ignotus ? Parlez, mon ami, et mettez mon âme à l'aise. (*Il attend un instant.*) Vous ne voulez pas parler ?

EUSEBE. Je vais parler pour lui. C'est une fausse histoire, du commencement à la fin, que Proculus vient de raconter.

PROC. Elle est vraie, seigneur, de tous points. Parle, Ursulus.

URS. Si elle n'est pas vraie, je n'ai jamais dit un mot de vérité.

PROC. Vous le voyez donc, ce que j'affirme, seigneur, est....

CAR. Un mensonge !

(*Tous font un mouvement ; Proculus et Ursulus tremblent.*)

EUPH. J'ai cru entendre une voix ! ce doit être une imagination. Comment pourrais-je juger au milieu de ce conflit de paroles discordantes, de ces *oui* et de ces *non* ?

PROC. Ainsi, seigneur, vous voyez qu'Ursulus et moi, nous sommes d'accord, d'un côté. De l'autre, Eusèbe est seul....

EUSEBE. Voyons, parlez, Ignotus.

ALEX. (*A Euphémien.*) Je ne vaux pas la peine qu'on se querelle ainsi à mon sujet ; car voilà que je vous afflige après avoir éprouvé la grandeur de votre charité. Qui suis-je, moi, pour me permettre de contredire l'un ou l'autre ? De grâce, réconciliez-vous....Soyez amis encore une fois.

PROC. Vous voyez qu'il ne rend aucun témoignage, et par conséquent nous restons deux témoins contre.....

CAR. (*s'avançant*)....deux, j'ai tout entendu.

PROC. (*A part.*) C'était donc sa voix ! Tout est maintenant perdu !

CAR. Du commencement à la fin—oui, tout. Eusèbe a dit la vérité—les autres, un mensonge.

PROC. Mais est-ce la parole d'un enfant, qui va décider la question contre deux anciens et fidèles serviteurs ?

CAR. Oui, père ! ou plutôt notre maître ici à tous ! Soyez vous-même notre juge commun ! je sais que je suis jeune ; que je ne suis ni habile, ni doué de qualités brillantes ; que je n'ai ni la vivacité de la pensée, ni celle de la parole. Mais un seul don, que je possède depuis mon enfance, que j'estime plus que tous les autres, et qui m'est encore cher....

PROC. (*Ironiquement.*) Et de grâce, quel est-il ?

CAR. La vérité.

Mes lèvres n'ont jamais menti, ni ne mentiront, Euphémien. Brutaux, et dans leurs paroles et dans leurs actes, ils l'ont été, tous les deux, envers lui, votre pieux hôte. (*Prend la main d'Alexis.*) Sois toi-même, Ignotus, mon maître, de ce moment, mon guide, mon ami ; enseigne-moi seulement la moitié de cette vertu que je viens de voir en toi, tout en te réservant à toi-même le parfum exquis qui la rend si charmante. Sois-moi un Alexis. S'il est perdu, que je le retrouve en toi ! Vous vous ressemblez tant par la vertu ! Et qu'est-ce que la science, le génie, la sagesse, si ce n'est autant de pierres précieuses destinées à enchâsser ce brillant incomparable ?

ALEX. (*Emu.*) O très cher enfant ! Que ne puis-je vous entendre souvent, pour apprendre, et non pour enseigner.

CAR. Mais vous avez promis à ce Proculus de partir demain.

EUPH. En est-il ainsi ?

ALEX. C'est vrai, et il faut que je tienne parole.

CAR. (*A Euph.*) Non, alors vous devez commander, quand je ne puis que supplier.

EUPH. Ignotus, écoutez la prière d'un père ;— (*Alexis tressaille.*) le père de ce pauvre orphelin !

Restez, et soyez la bénédiction de cette maison, aussi longtemps que le ciel vous accordera la vie. Promettez-le-moi.

ALEX. Très-sincèrement, je le promets.

PROC. (*A part.*) Trompeur !

ALEX. (*A Proc.*) Et sans vous manquer de parole à vous-même.

EUPH. Comment cela se peut-il ?

ALEX. Demain, vous le verrez ; jusque-là oublions tout ; paix complète.

EUPH. Oui.

Qu'il soit un jour heureux, ce beau jour de demain !
Jour qui redonne un père au petit orphelin
Un maître glorieux à ce toit lamentable !
Qui relève le juste et brise le coupable !

(*Sortent tous.*)

SCENE III. *L'Aventin.*

GANNIO, *assis sur le banc de marbre, mange un potage dans un bol. Entre* BIBULUS *emmitouflé, son chapeau rabattu sur les yeux, avec une barbe. Parle d'une voix contrefaite.*

BIB. Bonsoir, Gannio ; encore à ton poste, dévorant toutes les bonnes choses que tu peux tirer de la maison d'Euphémien.

GAN. Je vous prie, qui êtes-vous, vous qui prenez tant de liberté avec mon nom ?

BIB. Mais, ne sais-tu pas, vieux pénard, qui je suis ?

GAN. Vieux pénard, vraiment ! je ne sais pas qui vous êtes, mais je puis vous dire ce que vous êtes.

BIB. Comment le sais-tu, je t'en prie ?

GAN. Par cela même que vous ne me laissez pas connaître qui vous êtes.

BIB. Aussi rusé que jamais ! Eh bien ! *que* suis-je ?

GAN. Mais vous êtes un imposteur.

BIB. Comment cela ?

GAN. Un homme qui ne veut pas que les autres sachent qui il est, veut leur en imposer ; et c'est ainsi que vous faites.

BIB. Ce n'est que de toi peut-être que je ne veux pas être connu.

GAN. Alors, je puis vous dire que vous êtes pire encore.

BIB. Quoi ?

GAN. Un vilain.

BIB. (*Riant.*) Ha ! ha ! ha ! comment en arrives-tu à cela ?

GAN. Quiconque connaît Gannio, comme évidemment vous le connaissez, et a honte d'être connu de lui, doit véritablement être un vilain de la plus belle eau.

BIB. C'est toujours le même vieil original. (*Enlève son déguisement.*) Regarde-moi à présent, me connais-tu ?

GAN. Oui, je te connais, et pour quelque chose de pire qu'imposteur ou vilain.

BIB. Mais enfin, pourquoi ?

GAN. Mais, pour un imbécile !

BIB. En quoi, mon bon ami ?

GAN. Tu es ce Bibulus qui conçut une fois une grande idée—et ne l'exécuta pas ; forma un grand plan—puis échoua ; résolut de commettre un crime magnifique, et s'en repentit ; prépara un poison pour son maître—et tomba à genoux devant lui. Bah ! je méprise un pareil homme.

BIB. Parfait, Gannio. Comédie jusqu'au bout !

GAN. Va-t-en : je dédaigne un servile pénitent. Je suppose que tu as erré par tout le monde, et es revenu.....

BIB. Le même.

GAN. J'allais dire hypocrite. Après tout, ce n'est pas si mal !

BIB. A présent, Gannio, que je te vois aussi déterminé que jamais, je vais te parler d'une meilleure affaire que celle d'empoisonner Euphémien.

GAN. Quelle est-elle ?

BIB. Le voler.—Ecoute un peu. Comment un homme de ton esprit peut-il rester à la porte d'une maison, à mendier des miettes, pendant qu'il y a

des monceaux d'or à l'intérieur, qu'on peut avoir moyennant....

GAN. La corde, hein ?

BIB. Absurde, bonhomme. Tu peux t'enrichir sans rien risquer. Demain Honorius dîne là, et je sais que, dans une telle circonstance, la table est complètement dressée la veille au soir. Une pareille occasion peut ne jamais se présenter de notre temps. Attends un peu—la dernière fois était le le jour où ce stupide d'Alexis prit la fuite : précisément dix ans demain. Je me rappelle bien ce qu'était la table. Un service ! Pas de ce ridicule argent doré, mais pur or massif, conservé depuis des siècles dans la famille. Quels candélabres, quelles urnes, quels grands plats, et quels flacons !

GAN. Avec du si bon vin dedans, eh ?

BIB. Pas encore. Il faut rester sobre pour l'occasion, Gannio.

GAN. Ça va sans dire (*Il porte à ses lèvres une bouteille attachée à sa ceinture*)

BIB. Mon tour, s'il vous plaît. (*Boit à même la bouteille*). Mais il nous faut de l'aide. Connais-tu nne couple de coquins dignes de confiance, Gannio ? deux honnêtes scélérats ?

GAN. Eh : si j'en connais ! *deux*, fins comme des renards, et hardis comme des lions.

BIB. Peut-être aussi, féroces comme des tigres.

(*Gannio fait un signe d'assentiment.*) Tant mieux. Quel est leur nom ?

GAN. Je n'en sais rien ; mais nous en appellerons un *premier voleur*, et l'autre, *second voleur*, comme on fait dans une comédie.

BIB. Oui, mais nous ne sommes pas à jouer une comédie, assurément !

GAN. Non, non, Bibulus ; un jeu à se faire pendre n'est pas une comédie. Voilà pour nos associés. Je vais m'assurer de leurs services ; ensuite, il s'agit de savoir comment conduire la barque.

BIB. Il faut se rencontrer ici à la tombée de la nuit, et je t'introduirai avec moi dans une cave abandonnée, à l'arrière de la maison. Tout le monde va être occupé à ouvrir les vastes coffres de fer, à dépaqueter, nettoyer et ranger la vaisselle. Vers le matin, ils vont tous aller se reposer ; et tout doucement nous nous glisserons dans le triclinium, remplirons nos sacs—pas des besaces comme celle-ci : de bons grands sacs—et décamperons par la porte de devant. La seule difficulté est de savoir où déposer le butin.

GAN. je vais régler cela—Dans une rue retirée demeure un de mes amis. On ramasse quelquefois, tu sais, un joyau ou un anneau dépareillé, qui échappe à quelqu'un, et l'on a besoin d'un ami pour en disposer.

BIB. Parfait. Il a toujours sa marmite au feu, je suppose ? Mais comment paie-t-il ?

GAN. Eh bien ! pour dire la vérité—seulement comme ça.

BIB. Combien paie-t-il pour l'or travaillé, par exemple ?

GAN. Pour de l'or, il donne le prix du vieil argent.

BIB. Pas de conscience, le vilain ! Comment un homme peut-il être si malhonnête ? Et pour l'argent ?

GAN. Le prix du cuivre.

BIB. Mais c'est un vrai vol ! une véritable oppression ! Alors pour le cuivre ?

GAN. Oh ! il ne vous dirait pas même merci, quelle qu'en soit la quantité.

BIB. Je suppose qu'il en a déjà lui-même en abondance.

GAN. Des masses. Alors tout est réglé. Je vais aller voir mes amis. Entre chien et loup, nous nous rencontrons de nouveau (*Il donne un coup de pied à son écuelle de bois*) Là ! loin de mes yeux, vile terrine—Désormais Gannio dédaigne tout, excepté l'or.

(*Ils sortent séparément*).

SCENE IV. *L'Atrium.*

Entrent ALEXIS *et* CARINUS.

CAR. Edesse, alors, a été votre principal séjour durant votre pèlerinage en Orient—Vous l'aimiez ?

ALEX. Beaucoup. C'est une ville d'une grande beauté, les maisons y sont princières, les églises somptueuses. Et puis, c'est vraiment une ville où l'éducation est soignée et les mœurs polies. Et ce n'est pas tout—l'Orient ne possède aucun centre d'étude plus renommé que celui-là

CAR. Je me rappelle bien qu'en Syrie, les jeunes gens qui soupiraient après la science disaient souvent : je veux aller à Edesse la fameuse pour y étudier. (1)

ALEX. C'est avec raison, parce que chaque peuple possède un chez lui au sein de ses murs. Syriens, Arméniens, Perses y passent leur jeunesse à la recherche du savoir. Il y a beaucoup de fontaines ailleurs, d'où jaillissent, comme des ruisseaux, les lettres et les sciences ; les uns coulent en serpentant dans la plaine et en se jouant avec les fleurs au parfum énervant, les autres s'élancent du rocher avec éclat et impétuosité, et menacent fortement la délicatesse de la foi.

(1) Edesse, la plus ancienne université chrétienne, avait alors des colléges nationaux pour les différents peuples de l'Orient.

Mais à Edesse, tous ces ruisseaux coulent de la même manière, vers une seule et même citerne, profonde mais pure comme le cristal, remplie par le roi Abgar du flot de vie, qui s'échappait immédiatement encore de sa source. (2)

C'est là qu'ils sont purifiés, filtrés, clarifiés, et ils en sortent sans s'être confondus, mais tout imprégnés de la lymphe céleste.

CAR. Combien doit être admirable cette gracieuse alliance des deux sagesses, dans une même idée. Mais dites-moi, Ignotus, est-ce qu'un enfant comme moi, qui n'a reçu d'autre don que le désir d'apprendre, pourrait y profiter en quelque chose ?

ALEX. Vous partez d'un mauvais point de vue pour juger du progrès. Le mérite d'un jeune homme ne consiste pas dans la promptitude de l'esprit, la finesse de la pensée, ou la vivacité du discours,—torrents du printemps, qui laissent en été un lit aride ; arbres qui produisent des fruits hâtifs, mais avortés. La grâce de la jeunesse, c'est un front ouvert, serein et franc ; une joue fraîche, qui rougit de recevoir un éloge, mais brille de joie de le donner ; un œil qui absorbe, mais ne lance pas

(2) Selon la tradition primitive, Abgar reçut l'Evangile de la bouche même de Jésus-Christ.

la lumière, fixé sur les lèvres du maître comme celui de l'espérance sur le ciel ; un cœur docile, ans ambition, ferme.—Un jeune homme avec ces ualités peut moissonner une gerbe plus petite, nais chaque épi contient un grain solide, que le oleil et la rosée du ciel ont gonflé et mûri—pain de la vie présente, semence de la vie future.

CAR. Je suis très-heureux de vous entendre parler ainsi, Ignotus. Mais il y a au fond de mon cœur une secrète pensée qui n'a encore été révélée à personne. Vos paroles si douces semblent la tirer, pour ainsi dire, hors de son nid.

ALEX. . . . Peut-être lorsqu'elle ne peut voler.

CAR. Cependant elle doit bientôt avoir des ailes. Dites-moi, Ignotus, peut-il être mal pour un faible enfant comme moi, de voler vers les sphères les plus élevées, vers les objets les plus sublimes ?

ALEX. (*Surpris.*) Quoi ! Est-ce que l'ambition se glisse déjà chez vous, pour torturer votre jeune cœur ? Ambition si peu nécessaire, aussi ! Car vous avez la fortune, la noblesse, l'autorité sur un vaste apanage.

CAR. Oh ! ne me jugez pas si mal, Ignotus ; c'est beaucoup plus haut que je veux m'élever.

ALEX. Plus haut que premier sénateur de Rome ? (*Avec émotion.*) Quoi ! mon enfant ; Oh ! non ! ce n'est pas possible !—Vous ne pouvez pas songer

à élever votre vol à l'égal de l'Aigle romaine, à ravir le sceptre du monde, et usurper une pourpre qui serait alors doublement teinte. Oh! non, Carinus, des pensées si détestables ne ternissent pas votre âme; mais dût leur nuage pestilentiel qui se meut au loin s'approcher seulement de vous, fuyez son ombre funeste comme celle de la mort!

CAR. O cher Ignotus, ce serait là tomber plus bas, avec des ailes brisées, et non pas s'élever. Si je dédaigne les avantages de la terre, puis-je aimer ses crimes?

ALEX. Alors, expliquez-moi cette énigme, très-cher enfant.

CAR. C'est un nom plus noble que celui de "César" ou "d'Auguste," que j'ambitionne: les ordres que j'ai hâte de donner, sont ceux que les anges exécutent, et que les démons redoutent. Je veux ne porter d'autre pourpre que celle qu'il porta une fois, *Lui*—le Roi qui domina sur la cour moqueuse de Pilate; me tenir devant un autel, non devant un trône, portant non pas l'empire du monde, mais son Seigneur!

ALEX. (*Avec tendresse.*) O bien-aimé Carinus, combien mes craintes furent injustes à votre égard! Puisse la douce bénédiction du ciel rayonner sur votre désir; puisse la grâce la plus précieuse en arroser les tendres racines, jusqu'à ce qu'il arrive

à maturité. Mais, mon enfant, en avez-vous bien pesé les conséquences, les conditions, les difficultés, les sacrifices, les privations ? Euphémien rattache à vous, comme à un premier anneau, la longue chaîne de ceux qui doivent succéder à son nom :— pendant qu'au contraire vous la termineriez.

CAR. Mais avec quel honneur ! Le prêtre comme l'apôtre, en terminant sa lignée, quelque orgueilleuse qu'en soit la noblesse, y ajoute une nouvelle gloire ; semblable au feu du soleil qui donne au soir l'éclat de son or.

ALEX. Comment dire cela à Euphémien ?

CAR. C'est precisément ce qui cause mon embarras. Et cependant, demain il faut bien que je le dise. (*D'une manière caressante.*) Ne m'aiderez-vous pas ?

ALEX. (*Elevant ses yeux au ciel, et pensif.*) Oui, cher enfant, je vous aiderai. Votre pensée est si noble, vous la dites si gracieusement ; votre nid ressemble tant à celui de la colombe, quand je le pensais au delà de celui de l'aiglon, que si l'oiselet avait besoin du plus pur sang de mon cœur, pareil au pélican, je le nourrirais volontiers, en attendant qu'il se produise au grand jour.

CAR. Oh, ne parlez pas ainsi ; c'est demain que vous m'aiderez à découvrir ce projet, si longtemps

caché au fond de mon cœur. (*Avec hésitation.*) Et peut-être, vous-même alors me direz votre propre histoire. Ignotus—pardon—vous n'êtes pas ce que l'on vous croit. Sous ce grossier vêtement, sous ce corps décharné, ces traits altérés, se cache l'étincelle d'une noble nature, et d'un feu brillant. Oh ! dites-moi qui vous êtes !

ALEX. Oui ! oui, demain !

CAR. Demain ! Tout réservé pour ce jour sombre ! Il m'apparaît comme un nuage qui porte la tempête, recélant dans son sein un souffle destructeur, la fièvre, le sombre désespoir. Et cependant, à travers ce nuage perce un précieux rayon de gloire, qui s'élance du point le plus noir. Il porte ton nom, Ignotus, et il brille au-dessus de ma future carrière.

ALEX. (*Profondément affecté.*) Béni soit son présage ! Mais l'on a besoin de vous—donc, adieu, mon enfant, adieu—qui sait ? Oui, oui, nous nous reverrons !

CAR. Adieu jusqu'à ce terrible demain !

ALEX. (*L'air pensif, et attendri.*) Il ne sera pas terrible, quand nous nous rencontrerons désormais. Quand les yeux de l'un se mireront dans ceux de l'autre, les larmes en auront été essuyées ; plus de chagrin, de douleur, de soupirs ; les choses qui passent ne sont plus.

CAR. Adieu ; je vais donc essayer de rêver à ce brillant demain.

(*Il sortent.*)

SCENE V.—*Même décor.*

La nuit. La scène obscurcie.

Entrent du côté de la maison, BIBULUS, GANNIO *et deux voleurs. Chacun d'eux est emmitouflé, et porte un sac pesamment rempli; les deux voleurs ont des poignards dans leurs ceintures. Ils entrent en tâtonnant, l'un après l'autre,* BIBULUS *en tête.*

BIB. Par ici, messieurs, par ici, nous voilà juste à la porte.

1ER. VOLEUR. Par où ?

BIB. Mais par ici.

2E. VOLEUR. Mais où est ce *par ici ?*

BIB. Suivez-moi, bande de.....

1ER. VOLEUR. Allons ! pas d'insolence—où êtes-vous ?

BIB. Suis ton nez, alors, droit à travers la cour.

(*Enfin, ils se rencontrent au milieu.*) Nous y voilà enfin, tous ensemble. Maintenant, prenez-vous les uns aux autres, et suivez-moi.

(*Cependant, une faible lumière sort de la cellule d'*ALEXIS. *Ils se retournent et l'aperçoivent age-*

nouillé, les bras étendus. Ils s'arrêtent, dans l'attitude de la stupéfaction, deux de chaque côté ; et comme le spectacle continue, ils déposent, l'un après l'autre, leurs sacs, saisis d'étonnement et de terreur. La lumière continue à s'accroître, jusqu'à ce qu'elle atteigne, avant le chœur, son plus grand éclat.)

ALEX. O vous, esprits célestes, veillez sur cette maison, protégez ses biens et ses habitants contre le larron ; et si mon heure longtemps attendue approche, oh ! laissez-moi entendre encore une fois vos accords.

CHŒUR DES ESPRITS INVISIBLES.

O pauvre pèlerin, ton infortune achève ;
Nous cueillons ta prière et la portons à Dieu.
Dans le voile des nuits le soleil qui se lève
Entrelace déjà des fils d'or et de feu.
O froide obscurité d'un monde sans lumière,
Disparais ! Renaissez, O chauds rayons de jour !
Repose sur nos cœurs dans une paix entière,
Pour t'éveiller bientôt dans un meilleur séjour !

ALEX. (*se levant avec vivacité*) J'y vais ? j'y vais ! j'y vais !—oh ! attendez-moi.

(*Les voleurs s'enfuient, hors de la maison.—Pointe du jour*).

ALEXIS. (*Revenant de son extase, réveillé par le bruit.*) Que veut dire tout cela !—Qu'y a-t-il ici ? Ha ! des voleurs ! C'est heureux que j'aie veillé.

Quels trésors ils ont pris ! Il faut barrer la porte. (*ferme la porte et pousse le verrou.*) D'ici que le jour ait fait lever la famille qui dort, ce butin sera plus en sûreté ici ! (*met les sacs dans sa cellule et la ferme.*) Eh bien ! grâce au ciel ! ma pauvre dernière volonté, mon testament est écrit. (*Jette les yeux sur un rouleau de papier, et le remet sur sa poitrine*) Ainsi, je suis prêt.

(*Un grand bruit de pas, et de voix qui appellent, retentit du côté de la maison.*)

Ah ! le vol est découvert.

Entrent PROCULUS *et tous les serviteurs, dans une grande confusion, et avec beaucoup de bruit.*

URS. Ils faut qu'ils soient sortis par ici. La porte de derrière est fermée, et je m'y tiens depuis deux heures.

PROC. Ah ! Ignotus, toi aussi, te voilà levé de bonne heure ; as-tu vu passer quelques voleurs par ici ?

ALEX. Non, mais je les ai entendus fuir.

DAV. (*ramassant une cuillère*) Voici une preuve qu'ils ont passé par ici.

PROC. (*qui s'est rendu à la porte.*) Oui, et, en outre, la porte de devant est verrouillée et barrée ; ainsi, courage, camarades ! le voleur est encore dans la maison. Il n'échappera pas.

VER. (*regardant dans la cellule.*) EUREKA ! EUREKA ! Voici le butin, mes vieux; voici la cachette de la pie voleuse ! Voyez ! Voyez !

(*Ils tirent les sacs hors la cellule, et entourent* ALEXIS, *avec des attitudes menaçantes et des jestes de colère.*)

DAV. Ainsi, tu n'as pas *vu* les voleurs, hein ? Bonne raison pour cela : tu n'avais jamais de miroir dans ta chambre.

VER. Peut-être que si tu avais eu tes pantoufles, tu ne les aurais pas *entendus* non plus.

PROC. Eh bien ! je pense que cette fois, mon bon pèlerin, tu ne t'en retireras pas si aisément : (*à part*) et ce précoce d'enfant n'est pas ici pour t'aider.

(*Entrent* EUPHEMIEN *et* EUSEBE).

EUPH. Qu'est-ce qu'il y a, mes gens ? C'est étrange, que le jour même où ma maison doit être le plus hautement honorée, et où je voudrais y voir régner davantage l'ordre et la paix, commence ainsi par un tumulte général, comme si la place était possédée par de mauvais esprits.

PROC. Un, au moins, seigneur, que nous avons trouvé ; mais j'espère que nous allons pouvoir le convaincre sûrement cette fois-ci. (*Montrant du doigt Alexis, qui est pâle et souffrant*)

EUPH. Quoi ! Encore, et si tôt après que j'ai

imposé une trève à vos querelles jusqu'après les fêtes d'aujourd'hui, vous êtes à insulter, à harceler ce brave homme ?

Proc. Le brave homme, oui ! le larron, le voleur de votre maison ! (*montrant les sacs.*)

Euph. Bon Dieu ! Que signifie cela ?

Proc. Cela signifie, ni plus ni moins, que pendant la nuit, la plus précieuse partie de votre vaisselle, rangée pour le banquet impérial, a été enlevée, que les portes sont toutes fermées en dedans, et que nous l'avons toute trouvée dans la chambre d'Ignotus.

Eusebe. N'allez pas croire un conte aussi absurde, seigneur. Soyez-en convaincu, ceci n'est qu'une conspiration ourdie contre lui.

Urs. Nous sommes tous témoins de la vérité.

Tous. Oui, seigneur, chacun de nous.

Euph. Certainement, Ignotus, ceci ne peut-être vrai ? Et cependant les apparences sont fortement contre vous. Cette fois-ci, il faut vous expliquer. (*Fait une pause*) Quoi ! pas une syllabe ?

Eusebe. O cher Ignotus, un mot va suffire. Un *non* de votre part répondra à toutes leurs accusations.

Alex. Et cependant je puis ne pas le prononcer. (*A part à Eusèbe.*) Bon Eusèbe, mes lèvres sont scellées.

EUSEBE. Oh ! non par le crime, juste ciel !

ALEX. Non ! par un exemple trop sublime pour que j'ose le nommer.

EUPH. Ignotus, je vous en conjure parlez—toujours silencieux ? Parlez, ou je suis forcé de vous croire coupable.—Pas de réponse ? Ce silence vous condamne, malheureux.—(*Avec tristesse et indignation.*) Ai-je donc accueilli dans mon sein une vipère, en celui que j'avais cru digne d'être un fils ? Un voleur perfide, au lieu d'un saint ?

Et cinq années de piété apparente, d'austérité feinte, de fausse religion, n'ont-elles donc été qu'une habile préparation d'un hypocrite pour commettre la plus vile des trahisons, le plus abject des crimes ? Qui croira encore à la vertu humaine, si cela est vrai ?

ALEX. Oh ! épargnez-moi ! grâce ! pitié !

EUPH. Oui, pitié pour moi qui me suis laissé tromper ainsi ! Ignotus, eussiez-vous eu besoin d'or et voulu me le dire, je vous en aurais donné, et du meilleur choix. Je vous aimais beaucoup, et croyais vous devoir beaucoup. Et vous venez de vous couvrir de honte vous-même, hélas ! et moi. Devant mes serviteurs et mon enfant, vous avez fait de la vertu un mot de passe, de la sainteté un objet de mépris.

ALEX. (*S'avance en chancelant.*)

Ne le croyez pas ; mais, oh ! je suis si faible, je ne puis parler.

EUPH. Hélas ! c'est le remords, je le crains, qui étouffe vos paroles et qui détruit vos forces. Mieux vaudrait confesser vos crimes par un seul petit mot, et implorer votre pardon.

ALEX. (*Regardant autour de lui avec des yeux troublés.*)

Oh ! où est cet enfant ?

EUPH. Jamais vous ne reposerez l'œil sur lui, pour flétrir sa vertu par un regard de basilic. Allez, allez, Ignotus, allez en paix—pour toujours.

ALEX. (*s'efforçant d'approcher et de s'agenouiller devant lui.*) Oh ! ne me repoussez pas. Par tout ce qu'il y a encore de plus cher à votre cœur, par votre pauvre fils, depuis longtemps perdu, par celui qui aujourd'hui le remplacera, je vous en conjure, écoutez-moi.

EUPH. Non, Ignotus, non. (*Lui faisant signe de se retirer.*) Hors de ma vue. L'heure de votre départ a sonné.

ALEX. Ah ! maintenant, je sais que c'est vrai ; anges, me voici ! D'une autre main, j'aurais bien pu supporter un coup ; un signe de celle-ci me tue. La coupe est remplie. Mourir en passant pour voleur auprès de ce cœur, le seul sur la terre dont l'amour avait du prix pour moi ! Adieu ! (*Il tombe*

à la renverse dans les bras d'EUSEBE *et est déposé sur un canapé de manière à faire face à l'auditoire, la main droite pendante; et la main gauche pressant fortement sa poitrine.)*

EUPH. Laissez-le reposer là, et reprendre ses forces, puis donnez-lui les moyens de s'en aller.

EUSEBE. Seigneur, il est trop tard; il a rendu son dernier soupir ici-bas.

EUPH. Oh ! ne dites pas cela, ce serait une fin trop horrible ! un voleur qui invoque les anges, et encore, sans repentir.

Entre CARINUS.

CAR. Qu'est-il donc arrivé si matin ? qui vous a dérangés ?

EUSEBE. Voyez, mon enfant, voici votre ami Ignotus mort !

CAR. Impossible ! réveillez-vous, Ignotus, levez-vous..... (*Alarmé.*) Cela ne peut-être ! Qu'est-qui peut l'avoir tué ?

PROC. La conscience !

CAR. Que voulez-vous dire ?

PROC. Le remords ?

DAV. Il est mort après un vol.

VER. Juste à temps pour échapper à la corde.

CAR. Mon esprit s'égare ! Non, non, son âme ne peut s'être envolée. Il tiendra la promesse qu'il m'a faite, de rester avec moi. *(S'agenouillant, et*

prenant la main d'Alexis dans les deux siennes.) Ne voulez-vous pas parler à votre nouveau disciple? Pressez-lui la main au moins. La vôtre est encore chaude ! Oh ! un signe que vous me reconnaissez. Hélas ! infortuné que je suis, je tremble (*éclatant en sanglots.*) que ce ne soit que trop vrai ! Quelque cause soudaine a chassé son âme vers une demeure plus digne d'elle. S'il en est ainsi, à la face des cieux, je proteste hautement contre cette cause, et le déclare innocent.

EUPH. (*Revenant de sa profonde tristesse, avec passion.*) Laissez cette main, Carinus, de peur que son contact ne vous souille ; c'est la main d'un voleur, mon enfant.

CAR. (*levant les yeux avec étonnement.*) D'un voleur ?

EUPH. Oui, d'un blasphémateur, aussi !

CAR. D'un blasphémateur ?

EUPH. D'un homme qui par son hypocrisie ferait presque abjurer pour jamais toute vertu.

CAR. Comment, seigneur ? Qu'est-ce que cela peut signifier ? Vous joignez-vous donc à vos esclaves pour condamner odieusement votre ami ?

EUPH. Oh ! oui, enfin la preuve évidente du crime a jailli à mes yeux.

CAR. Fût-elle comme le soleil, j'en nierais la clarté.

EUPH. (*le tirant avec force.*) Allons, laissez ce cadavre sous le poids de son crime.

CAR. Quel crime ?

EUPH. D'abord, vol de la plus vile espèce ; et après qu'il fut commis, que le remords cuisant ou la foudre invisible du ciel eut terrassé le coupable, lui, sans repentir, se remit lui-même entre les mains des anges.

CAR. Assez! aucun scélérat, fût-il le plus endurci, n'aurait pu en faire autant ! Encore moins un noble et saint jeune homme comme celui-ci ! Une heure d'entretien avec lui hier, me l'a fait bien connaître ! Je n'hésite pas à proclamer son innocence, et vous défie tous de trouver un seul crime chez mon cher Ignotus.

EUPH. Téméraire, sot enfant, dois-je vous appeler enfin. Cette nuit, dans cette maison, on a volé de la vaisselle précieuse, et la voici. (*montrant les sacs.*)

CAR. Mais, dites-moi, où l'a-t-on trouvée ?

PROC. Dans sa cellule.

CAR. (*Pensif et abstrait.*) On a bien aussi trouvé la coupe de Joseph dans le sac de Benjamin,—et cependant ce n'était pas un voleur ! D'autres ont pu laisser là ce butin.

EUPH. Ceci est déraisonnable—même dans un

enfant. La porte était fermée et verrouillée en dedans, personne n'a pu s'échapper.

CAR. (*Après un instant de silence.*) Eusèbe, Proculus, vite à la porte ; on y a répandu hier soir du sable frais pour la visite impériale. Une ondée ce matin en a ridé la surface ; voyez s'il n'y a pas dejà l'empreinte de quelques pas. (*Ils y vont et reviennent.*)

EUSEBE. Le ciel vous bénisse, enfant prévilégié ! On voit clairement les traces de deux hommes à droite, et de deux à gauche, qui s'enfuient en partant du seuil même de la porte.

PROC. Quatre, sans doute, ont franchi le seuil.

CAR. Et en effet les sacs de ces voleurs sont précisément au nombre de quatre.

EUSEBE. Oh ! noble jeune homme ! Quel n'est pas l'instinct de l'âme pure pour découvrir la vérité ?

(*Un grand coup est frappé à la porte : on ouvre. —Entre un officier, trainant Bibulus et Gannio les mains liées.*)

L'OFFICIER. Est-il arrivé quelque chose d'extraordinaire dans votre maison ? On a vu ces deux hommes sortir d'ici en courant, et après une rude chasse, on est parvenu a les saisir. Deux autres ont pris une direction opposée, j'ai

peur qu'ils n'aient échappé (*Il leur ôte leurs chapeaux.*)

PLUSIEURS. Bibulus ; par exemple !

D'AUTRES. Gannio, ma foi !

BIB. (*se jetant à genoux.*) Bon maître, pardonnez-moi ; une fois de plus, pardonnez-moi.

EUPH. Assurément, je suis ensorcelé ! Que signifie tout cela ?

BIB. La nuit dernière, nous deux.....

GAN. En effet, seigneur, il m'a persuadé de me joindre à lui pour vous voler, avec deux compagnons.

EUPH. Parlez, l'un ou l'autre, mais continuez.

BIB. (*se lève.*) Nous remplîmes..., Ah ! les voici —quatre sacs de vaisselle. Jusque là nous avions heureusement atteint.....

EUPH. Eh bien ! qui donc vous a arrêtés ?

BIB. Celui qui une fois vous a sauvé la vie, vient de sauver votre maison.

EUPH. Comment cela ? Que fit-il ? Parlez ! mon cœur va se briser !

BIB. Nous l'entendîmes prier les anges de la protéger ; alors brilla autour de lui une gloire semblable au soleil, pendant que des esprits invisibles, avec un céleste concert l'accueillaient au milieu d'eux.

Saisis d'épouvante, nous prîmes la fuite, comme

les soldats romains devant les rayons de Pâques.

EUPH. O malheureux que je suis! J'espérais que ce jour apporterait joie, honneur, gloire à ma maison; et cependant il a produit plus de souffrances et d'angoisses pour nous, que tout autre anniversaire. Oh! honte, que d'avoir repoussé avec dédain l'innocent; bien plus, de l'avoir presque maudit! de l'avoir vu mourir sans émotion, d'avoir chargé son cadavre d'ignominie! Oh! aveuglement, de n'avoir pas appris, après cinq années d'expérience, ce qu'un seul jour a révélé à cet enfant, la profondeur de sa vertu! Ma vie, en vérité, doit être désormais consacrée à pleurer sur un pareil crime! Mais, Proculus, vite, allez dire, du mieux que vous le pourrez, mon affliction à l'empereur; et suppliez-le de m'accorder son indulgence, en attendant un jour plus joyeux.

PROC. Attendez, car voici venir un chambellan royal.

(*Entre* LE CHAMBELLAN.)

LE CHAMBELLAN. Noble Euphémien, je viens de la part d'Honorius; il sera ici dans un moment.

EUPH. Nous ne sommes pas prêts de si bonne heure; pourquoi tant se hâter?

LE CHAMBELLAN. Ne savez-vous pas que, par toutes les églises de la cité, une voix a retenti avec

éclat ; disant: "Accourez au mont Aventin: un saint vient d'y mourir !" Des multitudes s'y portent en foule, par toutes les avenues. L'empereur et notre pontife Innocent m'ont envoyé en avant pour reconnaître l'endroit ; car personne ne sait où un saint peut avoir vécu et être mort.

EUPH. Oh ! je suis plus misérable encore que je ne pensais ! Je croyais avoir mal jugé un homme vertueux, et cependant c'est un saint que j'ai gardé dans ma maison cinq ans sans le connaître ; et à sa mort, je l'ai outragé ! Allez, suppliez mes bons seigneurs, l'empereur et le pape, de ne point approcher de la maison d'un homme aussi coupapable que je l'ai été, avant que mes pleurs aient lavé mon crime.

CAR. Oh ! ne pleurez pas, mon père ; la consolation viendra bientôt. L'empereur et le pape, vos excellents princes sont peut-être envoyés pour vous l'apporter. Il y avait un dessein dans ce grand secret, un mystère de vertu caché, impénétrable, enseveli dans les profondeurs de ce cœur.—(*Met la main sur la poitrine d'Alexis.*) Ah ! est-ce là son épitaphe ? (*Il retire un rouleau de papier de la main d'Alexis posée sur sa poitrine. Tous paraissent étonnés.*) Qu'y a-t-il ?

(*Il déroule le papier, y jette un coup d'œil, pousse un cri perçant en le laissant tomber ; il se jette trans*

porté de douleur sur la couche d'Alexis. Eusèbe ramasse le rouleau et le donne à Euphémien, qui le regarde, le laisse tomber, et se couvre la figure de ses deux mains, en gémissant.)

EUPH. Oh! malheur à moi! mon angoisse est plus poignante encore! ma honte plus amère, mon crime plus noir! Hélas, comment ne t'ai-je pas connu, ne t'ai-je pas découvert? Comment se fait-il que j'aie été comme mort à toutes les palpitations d'un cœur de père, sourd à ses cris? Bien plus, que j'aie méconnu les aspirations de ton amour véritablement filial qui réclamait un retour—tant de circonstances que je me rappelle maintenant—me paraît comme un sort jeté sur moi. Mais lisez, Eusèbe, lisez ma dernière sentence.

EUSEBE. (*qui a ramassé le papier, le lit au milieu d'un profond silence et des signes du plus grand étonnement.*)

"Je suis Alexis, fils du sénateur Euphémien. Un ordre suprême m'a envoyé loin de la maison de mon père, pour errer comme pèlerin pendant cinq années. J'ai passé la plus grande partie de mon temps à Edesse. Ensuite un nouvel ordre m'a été intimé de retourner, et d'aller mourir à l'endroit où je suis né. La charité de mon père m'a supporté jusqu'a aujourd'hui, mon dernier jour.

" Je tiens mes promesses envers tous. Proculus, je pars d'ici, et pour toujours. Carinus, enfant de mon cœur, je reste avec toi pour te guider encore, bien qu'invisible.

" Mon père, ne pleurez pas sur moi ; vous m'avez assuré un bonheur au-dessus de celui que ce monde peut donner. Soyez toujours hospitalier envers l'étranger ; soyez charitable envers le pauvre. L'héritier de votre maison est retrouvé comme il vous l'a souvent promis. Mais puisque vous avez décidé qu'il prononçât entre vos serviteurs, au sujet du pèlerin Ignotus, il prononce présentement en faveur d'un pardon, d'un oubli, et d'une réconciliation universelle.

(Signé,) ALEXIS."

PROC. Permettez que je sois le premier, seigneur, à réclamer ce pardon, puisque j'ai été le premier à pécher. Je regrette amèrement mes injustices passées.

TOUS. Et nous tous également.

BIB. *et* GAN. Et nous, notre coupable tentative.

EUPH. Je vous pardonne à tous. Mais qui me pardonnera à moi? C'est au loin, dans les profondeurs de quelque désert de l'Egypte, que je dois aller ensevelir ma honte et ma douleur. Là, les larmes du repentir effaceront peut-être mon crime.

(*S'agenouillant près de la couche d'Alexis et lui saisissant la main*) Ah! maintenant je reconnais en toi, mon fils, ces traits paisibles qui auraient dû m'ouvrir les yeux. C'est bien ton noble front, serein jusque dans la douleur; ce sont bien tes lèvres sincères, qui sourient jusque dans la mort. Oh! si tes yeux pouvaient s'ouvrir!—C'est encore à peine si leurs paupières peuvent cacher l'azur de leurs orbites. (*Se levant avec vivacité*) Que j'ai été aveugle!

Oh! qui me tirera de l'abime de mon désespoir!

CAR. (*s'attachant à Euphemien*)—Moi.

Rappelez-vous, mon père, que c'est par ignorance, et pour obéir à une volonté plus haute que vous avez agi. Ce qui vous cause tant de chagrin, lui procure, à lui, la renommée sur la terre, et la gloire dans les cieux.

EUPH. Et comment?

CAR. En effet, c'est qu'il est mort avec douceur sous le blâme injuste du juge le plus bienveillant. Ce qu'Isaac eût été, si le glaive d'Abraham avait transpercé son cœur résigné,—tel est Alexis. Bien plus, il ne pourrait être le saint qu'il est, s'il n'eût point passé par ce "*Lamma sabachthani*" qui est le plus sublime martyr de l'âme.

EUPH. Mon enfant, tu m'as fortifié! (*Au chambellan*) Allez dire aux princes qui tiennent les

clefs et le sceptre des deux mondes, qu'ici repose un homme très-grand et dans l'un et dans l'autre.

Moi-même et mon jeune héritier, les attendons.

(*Le chambellan sort.*)

CAR. Mon père, je vous supplie de ne pas parler ainsi. (*Montrant, de la main, Alexis.*) Voici votre héritier revenu, pour réclamer son héritage et remplir sa promesse. Tout ici lui appartient, et il ne s'en éloigne plus.

EUPH. Comment cela sera-t-il ?

CAR. Vous n'avez pas d'autre héritier ; je n'en serai pas un. Le ciel l'a proclamé saint ; c'est ici sa tombe, son autel, son temple ; ici doit s'élever une église princière, avec de vastes cloîtres pour recevoir le pèlerin ; que votre fortune la dote ; et soyez-en l'administrateur fidèle.

EUPH. Et Carinus ?

CAR. En sera le prêtre. En attendant que l'âge et la loi le permettent, il se rendra à Edesse. Dans quelque collége renommé, l'étude et la vertu feront passer les années avec rapidité. Sa diligence rivalisera avec la vôtre, et elles seront si bien unies que, tous les deux, nous remporterons la palme. Dès que le dôme sacré sera élevé, son prêtre sortira de ses paisible études—car le labeur silencieux est la meilleure culture de la jeunesse.—Ici il travaillera dans sa sublime vocation, consolera les

affligés, réjouira les pauvres, soulagera les maux du corps, mais guérira ceux de l'âme, et lui donnera des ailes pour s'envoler au delà des douleurs. Puis quand les labeurs et les peines du jour seront terminées, il viendra s'asseoir près du tombeau de son frère, pour mediter sur son mérite caché, ses vertus modestes, sa grâce inappréciée, sa vie humble, et sa fin ignominieuse—et sur sa gloire de saint.

EUPH.

Carinus ! Carinus ! quel suave mystère
Que celui de ce jour ! jamais rien sur la terre,
Jamais rien, Carinus, n'aura sur ma maison,
Répandu tant d'éclat, jeté tant de renom !
Oh ! n'oublions jamais la parole suprême,
La sublime leçon qu'il nous donna lui-même :
" Il faut que bien longtemps, disait-il, radieux,
Une perle se cache et et se dérobe aux yeux,
Pour qu'elle soit choisie, et qu'un jour elle luise
Au diadème d'or de notre sainte Eglise."

FIN.